

Tp 153m/18

Offert par **L'Anthropologie** aux voyageurs
de la "Revue générale des Sciences"



SALOMON REINACH

LA CRÈTE AVANT L'HISTOIRE
ET LES FOUILLES DE M. A. EVANS A CNOSSE

(Extrait de *L'Anthropologie*, n° 1, janvier-février 1902.)

MASSON ET C^{ie}, ÉDITEURS

01/m/18
Tp

Bibliothèque Maison de l'Orient



071484





L'ANTHROPOLOGIE

LA CRÈTE AVANT L'HISTOIRE

ET LES FOUILLES DE M. A. EVANS A CROSSE⁽¹⁾

PAR

SALOMON REINACH

Bien que la Crète ait souvent été décrite, depuis le Florentin Bondelmonte (1422), et que de nombreuses antiquités de cette provenance aient été transportées en Europe, notamment à Venise, dès le xv^e siècle⁽²⁾, on peut dire que l'exploration archéologique de la grande île ne commence que vers 1835, avec les voyages de l'Anglais Pashley (publiés en 1837). Mais ni Pashley ni ses successeurs, tels que Spratt, Perrot, Wescher, Thenon, Lenormant ne concentrèrent leur attention sur les antiquités remontant aux époques les plus anciennes; la riche épigraphie de la Crète, à l'époque classique, occupa d'abord presque exclusivement les archéologues (3). Le premier qui ait signalé, en Crète, des monuments de l'âge mycénien est notre compatriote M. B. Haussoullier (1880)⁽⁴⁾; encore ne s'agissait-il que de quelques vases découverts

(1) Une première rédaction de ce mémoire a paru dans la *Chronique des Arts* de 1901; celle-ci, beaucoup plus complète, annule la précédente.

(2) Cf. *Museo italiano*, t. I, p. 141.

(3) Pour une bibliographie partielle de l'archéologie crétoise, avec renvois à d'autres sources d'information, voir *Monumenti antichi dei Lincei*, t. VI, p. 154.

(4) *Revue archéol.*, 1880, II, p. 359; voir aussi *Athen. Mittheilungen*, 1886, p. 135.

à Cnosse, au cours de fouilles pratiquées, en 1878-1879, par Minos Kalokaerinos, sur l'emplacement que M. A. Evans devait rendre célèbre. Kalokaerinos avait déblayé, sur une colline, des restes de murs, appartenant à un édifice très ancien. Les fouilles furent arrêtées par ordre de Photiadès pacha, alors gouverneur, qui aimait beaucoup les antiquités, au point d'en acheter et d'en vendre, mais entendait s'en réserver le monopole. Au printemps de 1880, Photiadès dit à M. W. J. Stillman, diplomate et journaliste américain, alors de passage en Crète, qu'un permis de fouilles serait volontiers accordé au gouvernement des États-Unis. En conséquence, le cabinet de Washington demanda l'autorisation d'explorer Cnosse et Gortyne, et M. Stillman fut envoyé à Candie en janvier 1881 pour préparer la campagne. Dans l'intervalle, Photiadès avait changé d'avis; Stillman, qui s'était mêlé de l'insurrection crétoise de 1866 à 1868, était suspect aux Turcs; on l'éconduisit poliment et il dut quitter l'île au mois de mars 1881 (1).

Son voyage, toutefois n'avait pas été stérile. Il s'était rendu à Cnosse, avait visité le coin de l'édifice déblayé par Kalokaerinos et n'avait pas hésité à y reconnaître les restes du fameux Labyrinthe de la fable. Bien plus, il signala, sur les murs, des signes gravés d'un caractère particulier (reproduits à la p. 48 de son rapport) (2), qui lui suggérèrent l'idée d'un système graphique encore inconnu. « Les caractères inscrits, déclara-t-il, soit qu'on les prenne pour des hiéroglyphes, soit qu'on y voie des indications pour les constructeurs ou des signes pour guider à travers les couloirs du labyrinthe, appartiennent évidemment à une période antérieure à l'emploi des lettres grecques ou de tout système complet de numération, L'importance de cette découverte, si le caractère que je lui attribue est confirmé par les fouilles, n'a pas besoin d'être soulignée. » Ainsi, c'est à M. Stillman que l'on doit la double révélation de l'écriture syllabique crétoise et de l'édifice mycénien qui devait être déblayé vingt ans plus tard (3).

Les Américains écartés, Schliemann se présenta. Pendant des

(1) On trouvera des détails à ce sujet dans l'agréable ouvrage de Stillman, *Autobiography of a journalist*, t. II, p. 634 et suiv. L'auteur recommande particulièrement (p. 636) d'explorer une grotte située près du sommet du mont Yucas.

(2) *Archaeological Institute of America*, 2nd annual report (1881); Perrot et Chipiez, *Hist. de l'art*, t. VI, fig. 174.

(3) Tout récemment, M. R. Herzog a signalé des marques analogues (entre autres la double hache et la fenêtre) sur des blocs employés à la construction de la forteresse de Rhodes, élevée par les chevaliers de Saint-Jean avec des matériaux beau-

années, l'heureux explorateur de Troie, de Mycènes et de Tirynthe essaya d'obtenir la permission de pratiquer des fouilles dans l'île. En 1886, en compagnie de M. Dörpfeld, il se rendit à Cnosse, et fut frappé, à son tour, du caractère archaïque des murs déblayés par Kalokaerinos. Mais l'avidité des habitants, d'une part, la mauvaise volonté du gouvernement turc de l'autre, enfin et surtout l'état politique troublé de l'île empêchèrent Schliemann de donner

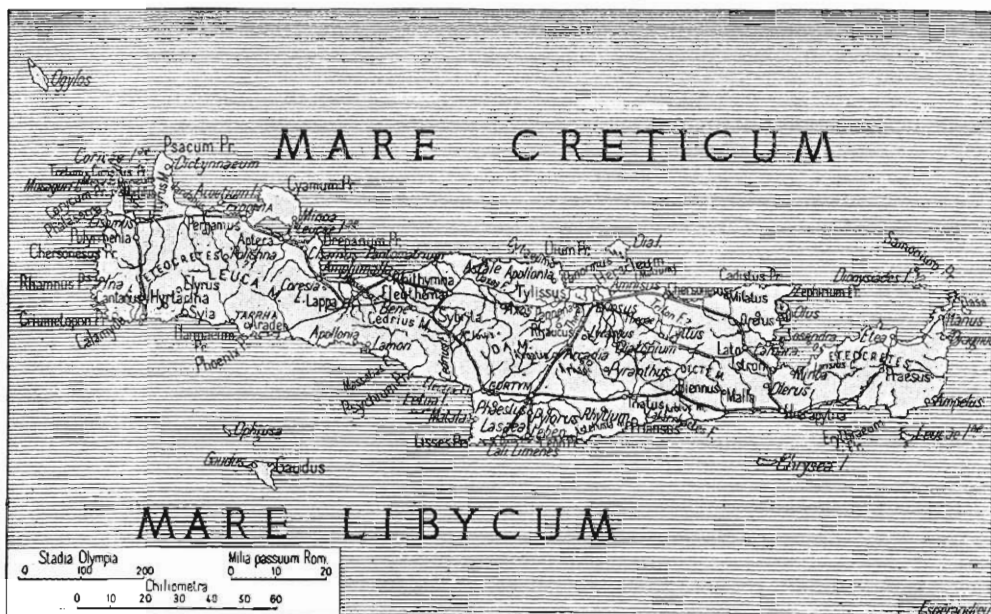


FIG. 1. — Carte de la Crète antique (1).

suite à ses projets (2). Il m'a fait part lui-même, en 1889, des regrets que cette impossibilité d'agir lui avait laissés.

Ce fut alors le tour de savants italiens, MM. F. Halbherr et P. Orsi, qui, sans pratiquer de véritables fouilles, enrichirent l'épigraphie

coup plus anciens. Il est remarquable qu'à côté des blocs portant des caractères égéens, il y en a d'autres portant des caractères ioniens du IV^e siècle av. J.-C.; on est donc tenté d'admettre que l'écriture égéenne survécut, en partie du moins, à l'état fossile, dans les corporations de tailleurs de pierres. Voir *Man*, 1901, p. 66.

(1) Je dois cette jolie carte, dessinée d'après les *Formae orbis antiqui* de Kiepert, à l'amitié de M. le capitaine Espérandieu, correspondant de l'Institut.

(2) Voir *Revue archéol.*, 1887, I, p. 75, et *Verh. Berl. Ges.*, 1886, p. 379.

crétoise de plusieurs textes d'une importance capitale et firent connaître des objets archaïques très intéressants, en particulier des boucliers en bronze découverts dans une caverne de l'Ida et des ossuaires en argile décorés d'ornements mycéniens. Un savant allemand, M. Fabricius, s'associa à une partie de leurs travaux, sur lesquels nous allons donner quelques détails.

II

En 1884, sur la rive gauche du Lethaeos, qui traverse les ruines de Gortyne, M. Halbherr découvrit les assises d'un mur circulaire entièrement couvert d'inscriptions. Deux fragments de ces inscriptions, dont l'ensemble forme tout un recueil de lois civiles et criminelles, avaient été signalés en 1857 et en 1879 par MM. Thenon et Haussoullier, membres de l'École française d'Athènes. Le Code de Gortyne, publié par MM. Comparetti, Bücheler et beaucoup d'autres, l'a été en dernier lieu, avec une traduction française et des commentaires, par MM. Dareste, Haussoullier et Th. Reinach (1). C'est le texte juridique le plus important que nous possédions de l'antiquité grecque (vers 460 av. J.-C.). Un autre mur de Gortyne livra des fragments d'un second Code qui semble appartenir à une époque un peu postérieure.

M. Halbherr copia, dans une autre ville crétoise, Praesos, une inscription d'un non moindre intérêt, bien qu'elle soit restée inexpliquée (2). C'est un fragment de cinq lignes, gravé en caractères grecs des environs de l'an 500 avant J.-C., mais dans une langue qui n'est évidemment pas hellénique (fig. 2). Or, l'auteur de l'*Odyssée* signale précisément, en Crète, des populations de souches diverses et parlant des langues différentes : Achéens, Doriens, Cydoniens, Pélasges, Étéocrétois. Ces derniers étaient, suivant



Fig. 2. — Inscription de Praesos (Crète), dans une langue inconnue.

(1) *Recueil des inscriptions juridiques grecques*, t. I (1891), p. 354 et suiv.

(2) Publiée par M. Comparetti en 1888 (*Museo Italiano*, t. II, p. 673). Voir aussi *Monum. antichi*, t. III, p. 449, et Evans, *Cretan Pictographs*, p. 86 (photographie). Une inscription de 17 lignes, dans la même langue, a été découverte récemment au même endroit par M. Bosanquet. Remarquez que les traits au-dessous des lignes sont un caractère commun à l'inscription de Praesos et aux tablettes inscrites de Cnosse. — On croit reconnaître, dans le texte de Praesos, des formes verbales terminées par des consonnes. (l. 3 *arkapset*; l. 5, .. *nanit* ou *nanait*), qui rapprochent la langue de cette inscription des dialectes italiques.

toute apparence, les aborigènes de l'île et appartenaient au fonds de la population primitive, antérieure à l'arrivée des Grecs, qu'Hérodote qualifie de *barbare*. Nous savons précisément par Strabon que Praesos, où fut découverte l'inscription en langage inconnu, était le centre géographique des Étéocrétois. La découverte de M. Halbherr soulevait donc un coin du voile qui, presque partout ailleurs, nous dissimule les civilisations et les langues préhistoriques sur lesquelles l'hellénisme est venu se greffer et dont il a probablement hérité plus qu'on ne le croit (1).

Ce n'est pas le lieu d'insister ici sur les centaines de textes instructifs que M. Halbherr a ensuite recueillis au cours de ses voyages; mais il faut dire quelques mots des curieuses œuvres d'art qui, découvertes depuis 1884 par Giorgio Pasparki et le Syllogue grec de Candie, dans une grotte de l'Ida, furent décrites et publiées, en 1888, par les soins de MM. Halbherr et Orsi (2). Ce sont, d'une part, des figurines en bronze d'une extrême grossièreté, appartenant aux débuts même de l'art grec (vers 850-800 av. J.-C.); de l'autre, des patères et des boucliers votifs en bronze battu, couverts de figures et d'ornements qu'on s'accorda d'abord à considérer comme phéniciens, à cause du mélange de motifs assyriens et égyptiens qui les caractérise. Toutefois, en 1893, le célèbre archéologue Brunn contesta le caractère phénicien des boucliers de l'Ida (3); c'étaient bien des œuvres inspirées des monuments orientaux et égyptiens, mais qui, dans la conception comme dans l'exécution, reflétaient un tempérament artistique original. Cette thèse fut reprise et développée en 1889 par M. L. Milani (4), qui essaya de retrouver, dans les représentations mêmes des boucliers, des épisodes de la plus ancienne mythologie hellénique, en particulier de la légende de Zeus, dont la grotte de l'Ida avait été, suivant la tradition, le berceau. Suivant M. Milani, dont je partage le sentiment sur ce point, les boucliers de l'Ida sont antérieurs à l'an 800, alors qu'on les avait placés d'abord vers la fin du VIII^e ou même au début du VII^e siècle avant J.-C. (5).

(1) Sur les recherches ultérieures de M. Halbherr à Praesos, voir *American Journal*, 1901, p. 371 et suiv.

(2) *Museo Italiano*, t. II, p. 689 et suiv., avec un atlas in-fol. Cf. *Gazette des Beaux-Arts*, 1889, I, p. 59.

(3) Brunn, *Griechische Kunstgeschichte*, t. I, p. 93. Un doute avait déjà été exprimé, en 1888, par M. Frothingham (*Americ. Journ.*, 1888, p. 491.)

(4) *Studi e Materiali*, Florence, 1899, p. 1 et suivantes.

(5) C'est encore l'opinion de M. Perrot, *Hist. de l'Art*, t. VI, p. 452; cf. *ibid.*, t. VII, p. 431.

En 1890, M. Orsi fit connaître quelques tombes à couloir, de type mycénien, qui avaient été découvertes vers 1878 en Crète; il publia aussi un *vase à étrier*, provenant de l'une d'elles, et des cuves funéraires en argile, affectant la forme de baignoires, dont la décoration est nettement mycénienne (1). D'autres cuves analogues furent signalées en 1892 par un membre de l'École française d'Athènes, M. Joubin, qui visita la Crète en 1891 et en 1892, dans le dessein de préparer l'exploration des ruines de Cnosse (2). L'insurrection de Crète fit échouer ces projets; mais, dès 1894 — comme le prouve le t. VI de *l'Histoire de l'Art* de MM. Perrot et Chipiez, publié à cette date — les yeux de tous les archéologues étaient tournés vers la grande île, d'où l'on attendait des révélations décisives sur la civilisation et l'industrie dites mycéniennes. Toutefois, nos connaissances positives se réduisaient encore à peu de chose et M. Orsi, parlant de la Crète, pouvait écrire en 1890 : *Un isola la quale, per quanto rinomata dalla fama antica, oggi è terra incognita per gli archeologi, mentre agli epigrafisti ha fornito prede ricercate.*

III

L'idée que le centre de la civilisation mycénienne doit être cherché en Crète est de celles dont il est difficile de dire quel savant l'a tout d'abord exprimée; mais il me semble que l'honneur de l'avoir développée pour la première fois et appuyée d'arguments solides doit être attribué à M. Milchhofer. Cet archéologue publia, en 1883, un important ouvrage sur les origines de l'art en Grèce (3), où il revendiqua le caractère original de l'art mycénien (à l'encontre de ceux qui le croyaient phénicien) et soutint qu'il avait surtout fleuri en Crète. L'auteur insistait sur une classe particulière de pierres gravées (dites depuis *gemmes insulaires*), qui se sont rencontrées à Mycènes et dans la Grèce continentale, mais principalement en Crète et dans les îles voisines. Il signalait aussi, avec une singulière clairvoyance, le mélange d'influences dont témoigne l'art mycénien et opinait qu'un pareil mélange n'avait pu s'opérer que

(1) *Monumenti Antichi dei Lincei*, t. I, p. 201 et suiv.

(2) *Bulletin de correspondance hellénique*, 1892, p. 275; cf. *Comptes rendus de l'Acad. des Inscr.*, 1891, p. 278; 1892, p. 428. — M. Mariani découvrit, en 1894, d'autres vases de style mycénien près de Tylisos (*Rendicongi dei Lincei*, 18 mars 1894).

(3) A. Milchhofer, *Die Anfaenge der Kunst in Griechenland*, Leipzig, 1883; cf. *Revue archéologique*, 1883, II, p. 356-381, et mes *Esquisses archéologiques*, 1888, p. 112-135.

dans une île dont la richesse et la haute civilisation étaient célèbres dès l'époque héroïque. Il rappelait le mot de Hoeck, l'historien exact et consciencieux de la Crète ancienne (1823-1829) : « La période la plus brillante de cette île finit au moment même où le reste de la Grèce commence à fleurir. » Voici quelques extraits de la longue analyse que je publiai, en 1883, du livre si suggestif de M. Milchhoefer :

« La puissance de la Crète est représentée, dans l'histoire mythique, par le nom de Minos. Sa situation en faisait le centre de l'Archipel ; ses rapports avec la Phrygie sont attestés par le nom de l'Ida, commun aux deux pays, le culte de Rhéa, les légendes des Dactyles, des Curètes et des Corybantes... De même que le nom de Minos représente, à l'époque la plus ancienne, l'importance politique de la Crète, celui de Dédale symbolise son rôle dans l'histoire de l'art. Le nom même de Dédale (δαίδαλος) prouve que l'activité de son école n'a pas eu pour objet la sculpture proprement dite, mais bien la ciselure, la gravure, l'incrustation, le repoussé et la damasquinure. Le bouclier homérique et les poignards découverts à Mycènes sont des spécimens de l'art des Dédalides... Les poignards de Mycènes sont travaillés dans le même style que les intailles de même provenance et celles de l'Archipel... La Crète apparaît (à l'époque de l'*Odyssee*) comme le centre commercial et intellectuel du monde grec, le centre aussi des légendes et des idées religieuses dont l'art primitif de la Grèce est l'expression. L'influence de la Crète continua d'être dominante dans les siècles qui suivirent l'époque achéenne. Le culte de Zeus, associé à Kronos et à Rhéa, partit de là pour s'établir à Olympie, où il devint le culte national des Grecs. La Déméter éléusinienne est également d'origine crétoise. Épiménide, le purificateur d'Athènes, est un prêtre crétois. Les mystères, qui devaient perpétuer dans la Grèce classique la tradition des anciens cultes chthoniens, ne sont autres qu'une transformation dogmatique et raffinée par le symbolisme des mythes pélasgiques dont la Crète était le centre. A côté de la Crète, la Thrace phrygienne joue un rôle important dans le développement religieux de la Grèce, et les cultes de ces deux pays ont une analogie incontestable. D'après la légende delphique, Apollon choisit parmi les Crétois les prêtres du sanctuaire pythien. La pierre que l'on montrait à Delphes comme celle qu'aurait avalée Kronos témoigne de l'adoption de la légende crétoise de Zeus dans le centre religieux de la Grèce du Nord. Enfin, avec la religion, la musique et les danses de la Crète se répandirent dans toute la Grèce. » M. Milchhoefer signalait aussi des influences crétoises sur l'art archaïque de l'Italie : « Plusieurs traditions mentionnent des relations anciennes entre le Péloponèse et la Crète d'une part, la grande Grèce et la Sicile de l'autre. Le Crétois Aristoklès exécuta une offrande pour Évagoras de Zancle. Dédale, selon la légende, est venu à Cumès, d'où sa réputation s'est étendue sur une grande partie de l'Italie ; les villes siciliennes de Minoa et d'Engyon passaient pour avoir été fondées par les Crétois ; Athénée et Strabon vont jusqu'à dire que tout le peuple des Iapyges est originaire de Crète. »

Les rapports entre la Crète et l'Italie méridionale, attestés par les écrivains anciens, ont encore été mis en lumière par M. Ettore Pais

en 1892 et en 1894 (1). Ce savant a fait observer que la Crète possédait une rivière du nom de *Messapios* (à rapprocher des *Messapiens* de l'Italie méridionale); que Phalante, le héros national des Messapiens, avait été sauvé dans le golfe de Crissa par un dauphin, comme les Crétois y avaient été guidés par Apollon Pythien sous la forme du même animal; que Iapyx, éponyme des Iapygiens, était, suivant un historien, fils de Dédale et d'une femme crétoise. En 1896, M. Patroni cita, à l'appui de la même opinion, des arguments archéologiques qui confirment d'une manière éclatante les vues de M. Milchhoefer (2). Une série de vases archaïques découverts en territoire messapien présentent des analogies tout à fait frappantes avec les céramiques mycénienes, alors que les vases italiens sont chronologiquement très postérieurs. Il semble donc bien que le style mycénien a été introduit dans l'Italie méridionale par les Crétois et qu'il y a survécu, comme en Illyrie, à Chypre, sur la côte d'Asie, dans la Russie méridionale et sans doute ailleurs encore (3), à la révolution industrielle produite dans la Grèce propre par l'invasion des barbares doriens. Nous possédons des inscriptions messapiennes que nous ne comprenons pas; qui sait si l'on n'y découvrirait pas un jour une langue apparentée à celle de l'inscription inintelligible de Praesos et de ces inscriptions indéchiffrables de Crète, dont le premier spécimen, comme nous l'avons dit, a été signalé en 1881 par M. Stillman?

IV

Après avoir retracé à grands traits, dans l'histoire de l'archéologie crétoise, le rôle des savants français et italiens et rendu hommage à la clairvoyance presque prophétique de M. Milchhoefer, il me reste à raconter la *période anglaise* de cette histoire, c'est-à-dire la série des étonnantes découvertes faites par M. Arthur Evans de 1893 à 1901 (4).

(1) E. Pais, *Studi Storici*, 1892, et *Storia della Sicilia*, t. I (1894), p. 335.

(2) G. Patroni, dans les *Monumenti Antichi*, t. IV (1896); cf. mon article *La Crète, l'Illyrie et l'Italie méridionale*, dans *l'Anthropologie*, 1896, p. 536-542.

(3) Voir, sur les rapports préhistoriques entre la Crète, l'Italie méridionale, la Sicile, la Libye, la Troade, la côte philistide, le mémoire de Taramelli, *Monumenti antichi*, t. IX, p. 428. Pour la diffusion de l'art mycénien, voir Ridgeway, *Early age of Greece*, Cambridge, 1901, et mon mémoire *La représentation du galop dans l'art*, Paris [Leroux], 1901.

(4) L'École française d'Athènes n'a pas cessé, de son côté, de contribuer à l'exploration de la Crète (fouilles encore inédites de M. Demargne, 1898-1900). L'École italienne, en particulier MM. Halbherr, Mariani, Taramelli et Savignoni, a fouillé le

M. Arthur Evans, conservateur du Musée Ashmoléen d'Oxford, est le fils d'un riche fabricant de papier, aujourd'hui Sir John Evans, qui s'est fait lui-même une grande situation scientifique par ses publications sur les âges préhistoriques de la Grande-Bretagne et sur les monnaies celto-britanniques, enfin par la magnifique collection d'antiquités et de monnaies à laquelle il donne ses soins depuis plus de trente ans. Élevé à bonne école, M. Arthur Evans se tourna d'abord vers la numismatique et publia d'excellents travaux sur les monnaies grecques de la Sicile. En 1877, il explora l'Illyrie et la Bosnie, pays dont les richesses archéologiques étaient alors presque inconnues. Plus tard, il s'intéressa particulièrement aux pierres gravées, notamment à cette série de gemmes insulaires dont M. Milchhoefer, en 1883, avait révélé l'importance. Conduit ainsi sur le terrain de la civilisation mycénienne, il crut constater, en 1893, que certaines intailles très archaïques portaient des caractères graphiques appartenant à un système d'écriture inconnu et antérieur à l'alphabet phénicien. Pour acquérir de nouveaux monuments de cette classe, il se rendit à plusieurs reprises en Crète, fut étonné, à son tour, de la richesse de cette île en ruines de l'époque mycénienne (1) et conçut le projet de fouiller à Cnosse. Mais comme les indigènes exigeaient des sommes exorbitantes pour accorder le droit d'explorer leurs champs, M. Evans, avec une patience infatigable et une impénétrable discrétion, se mit en devoir, depuis 1895, de les acheter. Au commencement de 1900, il réussit à acquérir ceux qui lui manquaient encore. Plusieurs propriétaires avaient, il est vrai, promis à l'École française d'Athènes de lui louer leurs terrains ; mais, ces terrains changeant de mains, les engagements des vendeurs devenaient caducs. M. Evans était libre de commencer des fouilles sur une vaste étendue ; les circonstances étaient d'autant plus favorables que la Crète, après une longue lutte contre les Turcs, se trouvait enfin et définitivement pacifiée. Le savant anglais fut secondé dans ses recherches par M. Hogarth, directeur de l'École

Pythion à Gortyne et relevé dans toute l'île des centaines d'inscriptions grecques ; elle s'est également intéressée dans une large mesure au préhistorique crétois. Nous avons rendu compte ici même des belles découvertes de M. Halbherr à Phaestos, où s'élevait un palais aussi important que celui de Cnosse (*Anthropologie*, 1901, p. 678). Il n'est cependant que juste d'attribuer aux recherches de M. Evans la place prépondérante qui leur appartient.

(1) La forteresse mycénienne de Goulas, en Crète, est la plus imposante ruine de cette époque que l'on connaisse ; mais une partie de la ville préhistorique a été recouverte par la ville hellénique de Lato. Voir A. Evans, *Annual of the British School*, 1895, p. 169 et suiv.

anglaise d'Athènes; par M. Duncan Mackenzie, par l'architecte M. D. Fyfe et par l'habile dessinateur suisse M. Gilliéron. Les fouilles ont duré pendant les premiers mois de 1900 et ont été reprises au printemps de 1901; elles seront sans doute terminées avant la fin de 1902.

Cela dit, avant de passer à la description des trouvailles faites par M. Evans à Cnosse, il faut nous arrêter sur les révélations touchant l'écriture indigène de la Crète, qu'il porta d'abord à la connaissance du public en 1895 (1).

V

Les alphabets actuellement en usage chez les peuples civilisés dérivent tous de l'alphabet phénicien : c'est là un fait souvent affirmé et qui n'est pas contestable (2). Mais quelle est la source de l'alphabet phénicien? Rougé s'est efforcé d'établir, en 1859, qu'il dérivait de l'écriture égyptienne hiéroglyphique, et cette opinion a trouvé créance jusqu'à nos jours. Elle laissait cependant subsister une difficulté grave, dont on ne s'était pas d'abord aperçu. Que faire de certaines écritures usitées dans la haute antiquité et qui, évidemment, ne se rattachent ni à l'hiéroglyphisme égyptien, ni aux cunéiformes de l'Assyrie, ni à l'alphabétisme phénicien? De ces écritures, la mieux connue est celle qui fut employée jusqu'au III^e siècle dans l'île de Chypre, concurremment avec l'écriture phénicienne et l'écriture grecque. George Smith prouva, en 1872, que les inscriptions gravées en caractères chypriotes étaient rédigées en grec. Comment admettre que les gens de Chypre se soient servis avec tant d'obstination d'une écriture incommode, où chaque signe représente une syllabe, s'ils l'avaient inventée de toutes pièces à une époque relativement récente — si elle n'était pas, à leurs yeux, un legs d'un passé très respectable et très lointain?

Le problème se compliqua encore, vers 1875, par deux séries de faits nouveaux. D'une part, dans ses fouilles de Troie, Schliemann découvrit une quantité de fusaiöles portant des signes gravés, où

(1) A. J. Evans, *Cretan pictographs and prae-phoenician script*, Londres, Quaritch, 1895. M. Evans a donné un complément à ce travail dans le *Journal of hellenic studies*, t. XVII (1897), p. 327-395; ce sont les fruits de ses voyages de 1895 et de 1896 dans l'île de Crète. Voir aussi son article dans l'*Annual* de 1900 et Taramelli, *Monumenti Antichi*, t. IX, p. 429 et suiv., qui a publié diverses inscriptions de la même série.

(2) Voir Ph. Berger, *Hist. de l'Écriture*, p. 369.

des archéologues distingués n'hésitèrent pas à reconnaître les éléments d'une très ancienne écriture (1); de l'autre on commença à s'occuper d'inscriptions conçues dans une langue inconnue, dans une écriture inconnue, que l'on releva sur des monuments attribués à un peuple de la Syrie, les Hittites. Un savant anglais, M. Sayce, fit observer, vers 1880, qu'il y avait des analogies indiscutables entre l'écriture chypriote et l'écriture hittite; or, si cette dernière présente certaines ressemblances avec les hiéroglyphes de l'Égypte, il est certain qu'elle n'en dérive pas (2). On remarqua aussi que le nom de la ville de Kittion, à Chypre, ressemble singulièrement à celui de Khétas, que les Égyptiens donnaient aux Hittites, et l'on conçut l'idée d'une civilisation khéto-chypriote, distincte de celles de la Phénicie et de l'Égypte, mais apparentée à celle des Pélasges des auteurs grecs qui ont été les prédécesseurs des Hellènes.

A partir de 1889, les découvertes se multiplient et viennent rendre de plus en plus vraisemblable l'existence d'un groupe distinct d'écritures syllabiques entre l'an 2000 et l'an 1000 avant J.-C. Les mêmes signes remarquables par M. Stillman à Cnosse, en Crète, paraissent sur des poteries archaïques de Mycènes, de Menidi, de Nauplie, de la Basse-Égypte (Kahun et Gurob) (3). En 1894, on les retrouve en Syrie, sur des tessons du tumulus de Lachish, provenant de couches très antérieures à l'an 1000 (4). Enfin, en 1893, M. Evans commence à constater la présence des mêmes signes, formant parfois des inscriptions de cinq ou six caractères, sur un grand nombre de cachets et de poteries découverts en Crète. Nous en donnons ici deux spécimens caractéristiques (fig. 3 et 4) : un sceau en stéatite conservé au musée d'Athènes et un autre de même matière appartenant au musée de Candie (5). Le mémoire que M. Evans publia à ce sujet en 1895 ne laissa subsister aucune incertitude. M. Evans put reconstituer un alphabet de 82 signes pictographiques (sanglier, tête de loup, oiseaux, soleil, étoile, lune, montagne, na-

(1) Voir l'édition française d'*Ilios*, p. 910.

(2) On vient de découvrir et de publier une longue inscription hittite (incisée, et non en relief), qui témoigne d'un progrès très marqué de l'hiéroglyphisme vers le linéarisme (*Journ. of Hell. Studies*, 1901 [t. XXI], p. 323.) il est aussi question de longs et importants textes hittites découverts tout récemment par M. Belek en Capadoce (*Philologische Wochenschrift*, 1901, p. 1630.)

(3) Voir mon article dans l'*Anthropologie*, 1900, p. 497-502, où sont indiquées les références.

(4) Voir l'*Anthropologie*, 1894, p. 451.

(5) *Journal of hellenic Studies*, t. XVII, p. 337 et Taramelli, *Monum. antichi*, t. IX, p. 434.

vire, haches et outils divers, etc.), et un autre alphabet linéaire de 32 signes, en relations étroites avec les signes pictographiques, qui se rencontrent parfois sur les mêmes monuments, preuve qu'ils



FIG. 3.

Sceau en stéatite du Musée d'Athènes.

furent concurremment en usage. Le savant anglais institua des rapprochements frappants entre la nouvelle écriture et celle de Chypre, comme entre celles-ci et l'écriture hittite (fig. 5); il fit aussi pressentir que les analogies entre l'écriture crétoise et l'écriture phénicienne ne peuvent s'expliquer que dans l'hypothèse où l'écriture phénicienne dériverait de l'écriture crétoise. Ainsi la thèse universellement admise depuis

un demi-siècle était ébranlée; les Phéniciens, qui ont donné leur alphabet au monde moderne, ne l'ont pas reçu de l'Égypte, mais des prédécesseurs des Grecs, des Pélasges, en particulier des Pélasges crétois.



FIG. 4. — Sceau en stéatite du Musée de Candie.

VI

On peut fixer approximativement la date vers laquelle cette écriture crétoise, inégalement répandue dans la Méditerranée orientale à l'époque mycénienne, fut introduite en Syrie pour y subir la transformation dont l'alphabet phénicien est le résultat. Aux environs de l'an 1500, l'écriture usitée en Syrie est celle des cunéiformes assyriens; c'est ce que démontrent les tablettes découvertes

en 1888 dans la Basse-Égypte, à Tel-el-Amarna, tablettes contenant des correspondances entre les rois d'Égypte et les petits princes de Syrie (1). Cinq cents ans plus tard, l'existence de l'alphabet phénicien commence à être avérée. Donc, c'est entre 1500 et 1000 que des tribus crétoises ont dû prendre pied en Syrie.

Or, les témoignages historiques confirment cette induction. Dans la Bible, la Crète s'appelle *Kaftor* et les Philistins que les Israélites trouvèrent en Palestine sont originaires de cette île (2); un culte de *Zeus né en Crète*, dit *Marna*, subsista, jusqu'à la fin du paganisme, à Gaza, en Philistide, dont les monnaies portent le nom et l'effigie du héros crétois Minos; le nom de la rivière de Palestine, le Jourdain, se retrouve en Crète (Jardanos). Ce sont donc, suivant toute apparence, des Crétois, pressés par l'avant-garde de l'invasion dorienne, qui introduisirent sur la côte

syrienne, vers l'an 1200 av. J.-C., le système d'écriture qui donna naissance à l'alphabet phénicien (3).

Sur les monuments égyptiens des environs de 1400 av. J.-C., on voit des tributaires et des captifs, appelés *Kefsi* dans les inscriptions égyptiennes, qui apportent au roi d'Égypte des vases en métal d'une

	CRÉTAN AND AEGEAN	EGYPTO-LIBYAN OR PROTO-EGYPTIAN	LIBYAN INSCRIPTIONS AND TIFINAGH	CRÉTAN AND AEGEAN	EGYPTO-LIBYAN OR PROTO-EGYPTIAN	LIBYAN INSCRIPTIONS AND TIFINAGH
1	⌘	⌘		⌘	⌘	⌘ [rs]
2	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
3	⌘	⌘		⌘	⌘	
4	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘ [r]
5	⌘	⌘		⌘	⌘	⌘ [i]
6	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘ [r]
7	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
8	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
9	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘ [a]
10	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘ [w]
11	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
12	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
13	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
14	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
15	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
16	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
17	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
18	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
19	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
20	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
21	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
22	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
23	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
24	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
25	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
26	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
27	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
28	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
29	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
30	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
31	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
32	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
33	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
34	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
35	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
36	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
37	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
38	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
39	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
40	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
41	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
42	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
43	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
44	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
45	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
46	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
47	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
48	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
49	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
50	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
51	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
52	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
53	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
54	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
55	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
56	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
57	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
58	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
59	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
60	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
61	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
62	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
63	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
64	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
65	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
66	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
67	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
68	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
69	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
70	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
71	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
72	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
73	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
74	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
75	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
76	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
77	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
78	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
79	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
80	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
81	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
82	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
83	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
84	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
85	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
86	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
87	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
88	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
89	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
90	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
91	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
92	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
93	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
94	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
95	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
96	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
97	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
98	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
99	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	
100	⌘	⌘	⌘	⌘	⌘	

FIG. 5. — Tableau, dressé par M. Evans, des signes graphiques égéens, crétois, proto-égyptiens et libyens (berbères).

(1) Voir *Revue archéol.*, 1889, II, p. 342-362.

(2) Appelés *Κρητες* par les Septante (*Ezéch.*, XXIV, 16), les Philistins sont peut-être les *Pulasati* des textes égyptiens, les *Πελασγοί* des grecs. Cf. Taramelli, *Americ. Journal*, 1901, p. 435.

(3) M. Welch a mis hors de doute l'introduction de la civilisation égéenne et mycénienne dans le sud de la Palestine; il y a des vases de type mycénien dans les ruines d'une ville de Philistide, Tel el-Safi (*Annual of the British School*, 1900, p. 117.)

forme identique à ceux qu'on a découverts à Mycènes (1). Ces Kefti sont des Crétois de Kaftor et des îles voisines, dont la civilisation était identique à celle que Schliemann a retrouvée dans les tombes royales de Mycènes et qui, très vraisemblablement, n'était pas mycénienne d'origine, mais crétoise.

On a découvert, sur la côte de Syrie, un certain nombre d'objets de style mycénien, notamment des statuettes de bronze; mais ces objets sont très inférieurs à ceux de la Grèce et des îles; ce sont des contrefaçons ou des bibelots de qualité médiocre, bons pour l'exportation (2). Ceux qui soutiennent encore, avec M. Helbig, que la civilisation mycénienne est d'origine phénicienne, prennent exactement le contre-pied de la vérité; comme je n'ai cessé de l'affirmer depuis 1893, la Syrie a reçu sa civilisation de la *Mycénie*, au moins autant que de la lointaine Assyrie et de l'Égypte.

La grande importance de la Crète, en tant que centre primitif de la civilisation de l'Archipel, n'a nullement été méconnue des écrivains grecs. Des auteurs crétois, dont Diodore de Sicile nous a conservé le témoignage, niaient que les Phéniciens eussent créé l'alphabet grec archaïque et soutenaient qu'ils s'étaient contentés de modifier un système d'écriture inventé en Crète par les Muses, filles de Jupiter (3). C'est exactement — aux Muses et à Jupiter près — le système auquel revient aujourd'hui l'érudition, à la suite des brillantes découvertes de M. Evans. L'écriture chypriote est une fille attardée de l'écriture crétoise; ailleurs, dans le monde hellénique, cette dernière disparut lorsque, vers le IX^e siècle av. J.-C., l'alphabet phénicien, dérivé de la même source, mais incomparablement plus commode, vint offrir à la Grèce renaissante ce qui avait manqué à la Grèce mycénienne, une écriture non pas syllabique, mais phonétique.

C'est au système d'écriture qui commença à se développer dans l'Archipel vers l'an 3000 av. J.-C. qu'il faut rattacher désormais non seulement le syllabisme chypriote, mais les caractères non helléniques de l'écriture lycienne, les graffites des fusaïoles de Troie, de la poterie de Lachish en Syrie, ceux des objets libyens ou proto-égyptiens, recueillis, au cours de ces dernières années, par MM. Flinders Petrie et de Morgan, enfin la singulière écriture dite numidique, libyque ou berbère, en usage dans l'Afrique romaine

(1) Steindorff, *Archäol. Anzeiger*, 1892, p. 41 et suiv.

(2) Voir *Journ. of hell. Studies*, t. XXI, p. 125 et suiv.

(3) Diodore, V, 74; cf. mon article dans l'*Anthropologie*, 1900, p. 497-502.

jusqu'à la fin de l'époque impériale (1) et qui survit dans l'écriture actuelle des Touareg (*tifinagh*). Un préhistorien français, M. Piette, a même proposé de classer dans le même groupe d'écritures certains ornements peints sur des galets recueillis dans des cavernes du sud-ouest de la France et appartenant au début de l'époque néolithique (2). Cette hypothèse est sans doute trop aventureuse; mais il est permis de se demander si le système d'écriture égéen et crétois ne remonte pas à une antiquité plus reculée que les hiéroglyphes de l'Égypte eux-mêmes. Dans l'état actuel de nos connaissances et la pénurie des données chronologiques, on peut en chercher l'origine soit dans le nord de l'Archipel, soit sur la côte méridionale (dans l'Afrique du nord et en Égypte), soit dans l'île de Crète, au confluent de courants européens, africains et asiatiques, sans que rien n'autorise encore une conclusion positive à cet égard. L'essentiel, c'est qu'au delà du monde dominé par l'alphabet phénicien, qui est le nôtre, nous entrevoyons maintenant un monde beaucoup plus ancien, où régnait un système d'écriture rudimentaire et compliqué, où la diffusion et les variétés locales de cette écriture attestent à la fois une civilisation homogène et une singulière intensité de relations. L'archéologie vient confirmer cette conception d'une civilisation méditerranéenne primitive, qui n'était ni égyptienne ni assyrienne, en nous montrant, par exemple, un même type d'idole féminine primitive depuis la côte occidentale de l'Espagne jusqu'à la côte orientale de l'Anatolie (3).

VII

Le palais de Cnosse, découvert en 1878 par M. Kalokaerinos et presque entièrement déblayé par M. Evans (4), est un édifice long de plus de 120 mètres qui s'élève sur l'acropole de la ville mycénienne, un peu à l'est de la Cnosse gréco-romaine (5). Il a été construit ou reconstruit, vers 1500 av. J.-C., sur un terrain depuis longtemps habité, présentant tous les caractères d'une riche station des époques de la pierre polie et du bronze, avec débris de huttes, haches

(1) Evans, *Journal of hellenic studies*, t. XVII (1897), p. 387.

(2) Piette, *L'Anthropologie*, 1896, p. 385.

(3) Voir mon mémoire *La Sculpture en Europe avant les influences gréco-romaines*, Angers, 1896, p. 3, et suiv. (extr. de l'*Anthropologie*).

(4) M. Evans n'a encore fait que des publications provisoires, d'ailleurs excellentes, dans le *Journal of hellenic Studies* de 1901, dans l'*Annual of the British School* de 1900, dans les périodiques *Athenaeum*, *Man*, etc. Voir aussi Wolters, *Archaeologischer Anzeiger*, 1900, p. 121 et suiv.

(5) La colline s'appelle encore *tou tsélébi képhalé* (la tête du seigneur.)

en serpentine et en hématite, poteries et statuettes primitives, etc. L'endroit où ces débris se sont trouvés en plus grand nombre et forment la couche la plus épaisse coïncide précisément avec le centre du palais mycénien ; il est donc probable que ce dernier a été élevé, comme tant de monuments de l'époque classique, sur un emplacement consacré par la tradition.

La superstructure de ce palais est très légère et rappelle un peu les édifices provisoires qui sortent de terre pour nos Expositions. Les matériaux solides sont la pierre calcaire et le gypse ; quelques blocs de gypse atteignent des dimensions énormes, trois mètres de large sur un mètre de haut. Les murs intérieurs se composent de

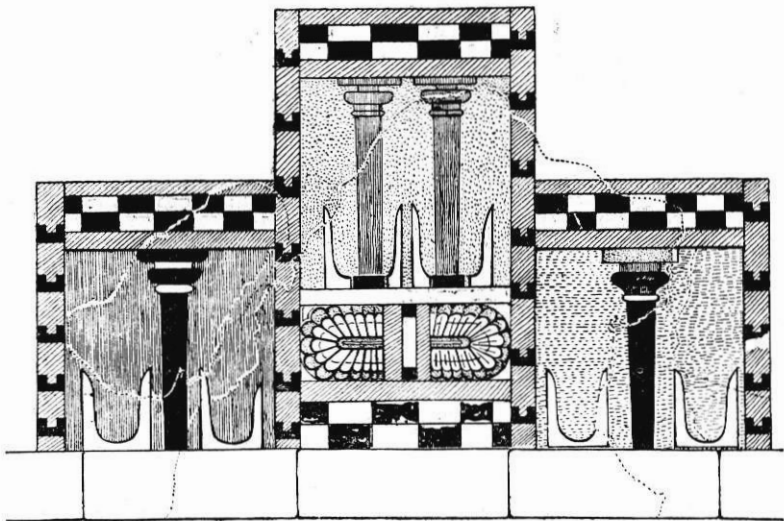


FIG. 6. — Façade d'un temple, d'après une peinture du palais de Cnossos.

petites pierres irrégulières noyées dans de la terre glaise et sont extérieurement revêtus de plâtre. Les pavés sont en gypse, en calcaire ou parfois en ardoise ; dans les principales pièces, ils sont recouverts d'un ciment peint en rouge ou en blanc ; quelques salles sont simplement pavées en ciment. Dans la superstructure, le bois jouait un grand rôle, sous forme de piliers, de colonnes ou de cadres supportant des revêtements de plâtre. Un fragment de peinture murale — publié en fac-similé par M. Evans (1), — reproduit la fa-

(1) *Journal of hellenic Studies*, t. XXI (1901), pl. V. Voir aussi Milani, *Rendiconti dei Lincei*, 19 mai 1901, pl. Les développements où ce savant est entré à ce propos ne me paraissent pas raisonnables.



cade d'un temple avec des colonnes peintes en noir, se rétrécissant vers la base, comme à la porte des Lions de Mycènes (1) et une

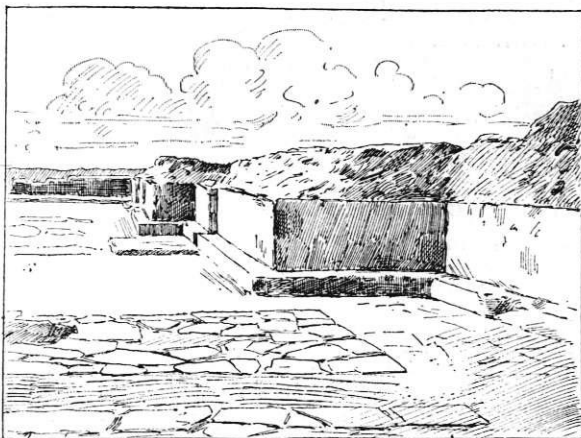


FIG. 7. — Cour occidentale du palais de Cnosse, avec mur de gypse et pavement.

profusion de décors bleus, rouges, noirs et blancs (fig. 6). L'aspect général devait être, à l'extérieur, analogue à celui des mosquées re-



FIG. 8. — Cinquième magasin du palais de Cnosse, avec grandes jarres et cachettes dans le sol (2).

vêtues de faïences et, à l'intérieur, semblable à celui des apparte-

(1) Preuve sans réplique que la colonne dérive du bâton appointé, planté dans le sol par son extrémité la plus mince.

(2) Ces réceptacles, creusés dans le sol du couloir, étaient malheureusement tous vides.



ments pompéiens les plus riches. Une description, même détaillée, des motifs de décoration serait inutile; il faut attendre la grande publication en couleurs que prépare M. Evans, d'après les aquarelles de M. Gilliéron.

Le plan du palais est compliqué; il y a de grandes salles spacieuses et une multitude de pièces étroites donnant, comme les cellules d'un cloître, sur de longs corridors. Ces pièces, à en juger par les trouvailles qu'on y a faites, en particulier de grandes jarres à provisions (1), servaient de magasins. Une salle a pu être désignée avec certitude sous le nom de *salle du trône*; le long des murs courent des bancs de pierre et, dans un intervalle entre deux bancs, s'élève un trône en gypse, avec un dossier sculpté en forme de feuille. Le siège est évidé pour recevoir un coussin. La décoration du trône et du dossier est décrite avec admiration par M. Evans; il y constate, non sans surprise, des motifs de l'art gothique, associés à d'autres qui appartiennent au style mycénien.

Tant que le palais n'aura pas été entièrement déblayé, il sera inutile d'en donner une description qu'un plan seul pourrait rendre intelligible; or, celui que M. Evans a publié en 1901 est déjà annulé par le résultat de ses dernières fouilles (2). Le palais est bien plus grand qu'on ne l'avait pensé tout d'abord et s'étend très loin du côté de l'ouest. Au nord, on a trouvé un escalier descendant vers une grande baignoire; à l'est, les fouilles ont commencé à dégager une vaste construction où se trouvaient, paraît-il, les principales pièces de réception et d'apparat. Au nord-est, il y a de petits magasins et des chambres contenant des presses à huile ou à vin. Dans une salle, probablement un atelier, un sculpteur avait été surpris au moment de la destruction de l'édifice, témoin une belle amphore en pierre, d'un fini admirable, placée à côté d'une autre amphore pareille, mais seulement dégrossie. Près de là était une autre chambre où l'arrangement intérieur des bancs de pierre suggère l'idée d'une école ou d'une « salle de conférence ».

Vers le centre du quartier oriental du palais, on s'aperçut que les murs descendaient à une grande profondeur; cette observation fut le point de départ d'une importante découverte. Une suite de trois escaliers en pierre conduit à un portique à colonnes dont les murs sont conservés sur une hauteur de vingt pieds environ. Un

(1) Ces jarres (*pithoi*), à rubans ondulés, affectent un type qui s'est déjà rencontré à Troie et en Étrurie (*American Journal*, 1901, p. 407.)

(2) Voir *Journal of hellenic Studies*, t. XXI, p. 334 et suiv.; *Chronique des Arts*, 1901, p. 299.

passage latéral mène dans une seconde salle semblable qui s'ouvre sur une sorte de vestibule à onze portes lequel donne, à son tour, dans un portique extérieur. L'escalier conduisant au premier portique est flanqué d'un parapet où l'on distingue les bases des colonnes de bois. Avec cette double rangée de colonnes, le portique doit avoir présenté un aspect analogue à celui des palais italiens de la Renaissance. Il y a des traces de l'amorce d'un quatrième escalier. Comme l'observe justement M. Evans, on n'avait pas encore trouvé, même à Pompéi, d'escaliers superposés ; à cet égard, comme à tant d'autres, la découverte des palais de Cnosse et de Phaestos est une révélation pour l'histoire de l'architecture dans l'antiquité.

Le caractère à la fois religieux et seigneurial de cette demeure a semblé évident à M. Evans, qui a insisté, dans un long mémoire, sur les signes et ornements symboliques dont il y a constaté le fréquent emploi. Comme cette question a déjà donné lieu à une polémique et sera sans doute l'objet de discussions ultérieures, il est bon de nous y arrêter quelques instants et de résumer brièvement ce que nous pouvons savoir de la religion des *Mycéniens*.

VIII

Que les Mycéniens aient déjà connu la forme anthropomorphique de la religion, c'est ce que suffisent à démontrer la fameuse bague en or de Mycènes, où figurent des déesses (1), et la peinture d'une maison mycénienne où un personnage armé du double bouclier en forme de 8 est adoré par deux femmes (2). Toutefois, l'anthropomorphisme n'est encore qu'à ses débuts et, si les divinités viriles ne font pas entièrement défaut, ce sont, en tout cas, les déesses qui prédominent.

On ne s'étonnera pas de trouver, dans le monde mycénien, des traces de totémisme (3), puisque aussi bien l'on en découvre encore dans la religion grecque des temps historiques. Le caractère sacré attaché aux colombes est incontestable, témoin le petit modèle en or (fig. 9) d'un autel découvert à Mycènes (4); un vase pré-mycénien

(1) Photographie agrandie dans la *Revue archéol.*, 1900, pl. VIII.

(2) *Ἐφημερίς ἀρχαιολογική*, 1887, pl. X, 2.

(3) Il y a un mémoire spécial à ce sujet de M. B. Cook, *Journal of hellenic Studies*, t. XIV, p. 81. M. Cook a justement insisté sur les mascarades rituelles et a signalé le premier l'intérêt que présentent, à cet égard, les personnages à têtes d'animaux figurés sur la draperie du colosse de Damophon à Lycosura (Cf. mes *Chroniques d'Orient*, t. II, p. 447).

(4) Milchhoefer, *Anfaenge der Kunst*, p. 8 et souvent ailleurs.

en forme de colombe a été recueilli en Crète, preuve que la domestication de ce volatile est très ancienne (1); il suffit de rappeler les colombes prophétiques de Dodone, dont l'importance religieuse remonte à l'époque dite pélasgique. M. Evans admet aujourd'hui, comme je l'ai fait en 1894 (2), que le culte de la colombe n'a rien de spécifiquement sémitique et qu'il a pu fort bien prendre naissance dans le monde égéen; du reste, le fait seul de la domestication implique, comme je l'ai montré après Frazer et Jevons, une période antécédente de totémisme (3). On n'apprivoise les animaux qu'en les épargnant et c'est parce qu'ils sont *tabous* qu'on les épargne.



FIG. 9. — Modèle en or d'un édifice sacré, découvert à Mycènes (4).

Le culte du taureau est vraisemblable en Crète même. L'antiquité mettait le Labyrinthe de Cnosse en relations avec le Minotaure, c'est-à-dire avec un dieu à tête de taureau; or, comme nous le verrons plus loin, la représentation de cet animal tient une grande place dans la décoration picturale et plastique du palais exhumé.

Depuis M. Milchhoefer, on a beaucoup parlé du *polydémonisme* mycénien, à cause de la fréquence des démons de types fantastiques sur les pierres gravées, les pâtes de verre et même les peintures. M. Evans croit aujourd'hui (5), avec M. Winter (6), que les démons mycéniens dérivent du type égyptien de la déesse hippopotame, Thueris ou Rivit. Mais il me semble qu'une thèse toute différente, exposée en 1894 par M. A. B. Cook, mérite d'être examinée avec attention. L'auteur a pris pour point de départ une peinture mycénienne, représentant trois personnages à tête d'âne qui portent une longue poutre (7); il a reconnu là un acte rituel, accompli par des fidèles revêtus, pour la circonstance, de la dépouille de leur *totem*. Sur les gemmes insulaires où paraissent les démons à tête

(1) *Journal of hellenic Stud.*, t. XXI, p. 81.

(2) *Anthropologie*, 1894, p. 562; cf. Evans, *Journ. of hellenic Stud.*, t. XXI, p. 105.

(3) Cf. *Revue scientifique*, 15 octobre 1900, p. 447 et suiv.

(4) Rapprocher la décoration de la partie supérieure de cet autel et la peinture que reproduit notre fig. 6.

(5) *Journal of hellenic Stud.*, t. XXI, p. 169.

(6) M. Evans avait commencé par combattre M. Winter sur ce point (cf. *Journal*, t. XIV, p. 83).

(7) *Ἐφημερίς*, 1887, pl. X.

de cheval, de lion, de taureau, etc. (1), avec grandes ailes et pattes d'oiseau, les actes auxquels ils se livrent — arrosage de plantes, transport de vases ou d'animaux immolés — ont, en général, un caractère rituel nettement marqué. On peut donc croire que quelques-uns, tout au moins, des prétendus démons mycéniens sont des hommes revêtus de dépouilles d'animaux qui accomplissent des actes rituels, exactement comme les petites filles athéniennes que l'on costumait en ourses et les Indiens de l'Amérique du nord-ouest qui se déguisent en oiseaux de proie (2). Bien entendu, l'acte rituel a pu donner naissance au mythe, parce que les non initiés, admis à voir de loin ces mascarades, auront cru à l'existence de démons réunissant les caractères disparates de plusieurs animaux; il est donc possible que la mythologie mycénienne ait admis des monstres analogues à la Déméter de Phigalie, qui avait une tête de cheval; mais l'origine de ces conceptions paraît devoir être cherchée dans le fait si répandu des mascarades rituelles, répondant à des croyances totémiques.

La dendrolâtrie ou culte des arbres a laissé des traces certaines. Sur une gemme de Vaphio, deux démons ailés arrosent un jeune palmier, planté dans un réceptacle orné de cornes (3). Un figuier sacré figure, à côté d'un autel à cornes, sur une plaque en stéatite de Cnosse (4) (fig. 10). Dans la Grèce classique, il y a de nombreuses survivances du culte du figuier, telles que le figuier de la voie Éleusinienne (5), le Dionysos-figuier de Laconie (6), etc. A Rome, on a le *Ficus ruminalis* du Palatin, sous lequel, suivant la tradition, Romulus et Rémus avaient tété la louve. Cette légende rappelle celle du

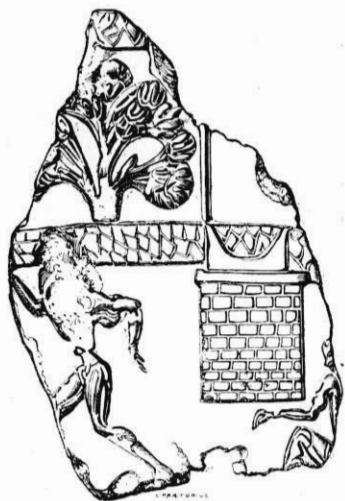


FIG. 10. — Plaque en stéatite de Cnosse, avec le figuier sacré et l'autel à cornes.

(1) Pour des monstres à tête de taureau sur des gemmes insulaires, cf. Hogarth, *Man*, 1901, p. 187.

(2) Schurz, *Urgeschichte der Kultur* p. 117.

(3) *Journ. of hell. Studies*, t. XXI, p. 101.

(4) *Ibid.*, p. 103.

(5) Pausanias, I, 37.

(6) Athénée, III, 14.

Zeus crétois tétant la chèvre Amalthée en Crète ; la même tradition reparait en Arcadie. Un auteur byzantin, Cedrenus, qui disposait de livres aujourd'hui perdus, appelle *Picus* le Zeus Crétois ; or, dans le *Ficus ruminalis*, Mars, le père des jumeaux, est représenté par son oiseau sacré, le *picus*. Entre la Crète et Rome, il y a des liens mythiques très anciens qui méritent d'appeler l'attention et qui n'ont pas échappé à M. Evans.

De l'arbre au pilier, il n'y a pas loin. Or, le culte du pilier ou bétyle est très répandu dans le monde mycénien et attesté par de nombreux monuments. Zeus était adoré sous la forme d'une pierre, d'où la légende suivant laquelle Kronos aurait dévoré une pierre en croyant manger son fils. Comme la divinité réside dans le pilier, le pilier passa, dans la suite, pour marquer la tombe du dieu ; au témoignage du dialogue byzantin intitulé *Philopatris* (vers 980 après J.-C.), on montrait encore à Cnosse, au x^e siècle, le pilier sous lequel était enseveli le Zeus crétois, et les restes cyclopéens du mont Juktas ont conservé le nom de tombeau de Zeus (*Μνημα τοῦ Ζεῦ*).



FIG. 11. — Adoration de piliers, sur un cylindre mycénien.

Sur des plaques de verre découvertes par M. Tsountas dans des tombes de la ville basse de Mycènes, on voit des démons versant des libations sur des piliers. Un cylindre découvert à Mycènes (fig. 11) montre un personnage adorant des piliers (1). Dès 1893, j'ai soutenu que la colonne entre les deux lionnes de la Porte des Lions de Mycènes est une

divinité aniconique et que les représentations analogues trouvées en Phrygie, où la déesse a remplacé la colonne, appartiennent à une époque postérieure. M. Evans me donne pleinement raison. Maintenant que cette hypothèse a été exposée dans un livre étranger, il est à croire que les savants français ne l'ignoreront plus.

Le pilier peut être isolé ; dans les palais de Cnosse et de Phaestos, comme dans les maisons mycéniennes de Cnosse et de Milo, on trouve des piliers équarris placés dans des chambres où ils n'ont pu jouer aucun rôle architectural. Mais le pilier peut aussi soutenir une table d'offrandes et constituer le centre d'un autel. Dans la Grèce classique, la divinité se distingue de son autel ; il n'en est pas de même à Mycènes, où l'autel avec le pilier est divin,

(1) *Journal of hellenic Studies*, t. XXI, p. 141.

comme l'arche sainte sans image chez les Hébreux (1). Quand le pilier soutient la toiture d'un édifice, temple ou palais, il est d'autant plus sacré qu'il devient, suivant l'expression biblique, le « pilier de la maison ».

Se fondant sur ces considérations, M. Evans a restitué (fig. 15) un *autel bétylique*, supportant la table à libations en stéatite (fig. 12) découverte dans la grotte du mont Dicté (2); il en a très heureusement rapproché un autel bétylique en pierre (fig. 16), jadis acheté par Dennis en Tripolitaine (3) et celui qui paraît (fig. 17) sur les

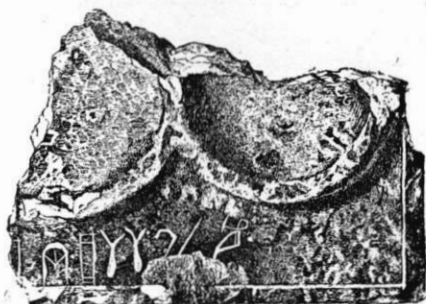


FIG. 12. — Table à libations en stéatite, découverte sur le mont Dicté.

monnaies du *Koinon* crétois (4). Nous ne le suivrons pas dans l'excellente étude qu'il a faite tant de la diffusion que des survivances du culte du pilier; contentons-nous de signaler ses observations, en partie nouvelles, à ceux qui s'occupent des monuments mégalithiques.



FIG. 13 et 14. — Trois femmes marchant vers l'autel à cornes.
(Bague en argent de Mycènes.) (Bague en or de Mycènes.)

Les autels bétyliques dont il vient d'être question sont surmontés d'objets en forme de cornes. On les trouve encore couronnant un autel, construit en appareil très soigné (fig. 10), sur un fragment de pyxis en stéatite découvert à Cnosse (5), sur un autel d'une intaille

(1) On trouve en Orient, même à l'époque gréco-romaine, des traces de la même conception; citons une dédicace à Zeus-autel (Ζεὺς βωμικός), récemment découverte en Syrie (*Berl. Philol. Wochenschrift*, 1902, p. 28).

(2) *Journal of hellenic Studies*, t. XXI, p. 114.

(3) *Ibid.*, p. 115.

(4) *Ibid.*, p. 116.

(5) *Ibid.*, p. 103.

mycénienne (fig. 13), vers lequel s'avancent trois femmes (4), sur une autre intaille (fig. 14), sur des bractées d'or, des peintures, etc. M. Evans y a reconnu à juste titre les « Cornes de consécration »

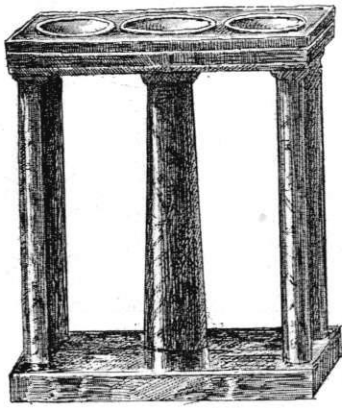


FIG. 15. — Table à libations (restitution de M. Evans).

dont il est question dans l'Exode (xxvii, 2) : « Tu feras un autel en bois, dit l'Éternel ; tu lui feras des cornes à ses quatre coins et tu le couvriras d'airain » (2).

Les cornes sacrées se trouvent associées à la hache double ou bipenne sur un vase mycénien découvert à Chypre (3) ; la bipenne y est plantée verticalement, comme un objet de culte (fig. 19), à la façon de l'épée adorée par les Scythes. Tout récemment, le musée de Candie a acquis un sarcophage en terre cuite peinte, dont une face est décorée d'une bipenne posée de même en haut d'une colonne (4). On a beau dire, avec

un critique peu bienveillant de M. Evans (5), que la bipenne était une arme de guerre asiatique, un objet d'usage et non un symbole ; cette manière de voir — ou plutôt de ne pas voir — ne tient pas devant les faits. Nos haches polies étaient aussi des armes ; et, pourtant, qui pourra refuser de voir des symboles dans les belles haches de jaspée, de chloromélanite, de fibrolithe ? On a découvert à Troie, mais non encore publié, une merveilleuse hache double en lapis-lazuli, qui n'a jamais pu servir qu'à titre d'objet de culte. L'ado-



FIG. 16. — Autel bétylique provenant de Tripolitaine (Musée Britannique).



FIG. 17. — Monnaie du Koinon crétois avec autel bétylique à cornes.

(1) *Journ. of hell. Studies*, p. 184 et *Rev. arch.*, 1900, pl. VIII.

(2) Il y avait à Délos un autel des cornes, βωμὸς κεράτων (Plut., *Thes.*, XXI).

(3) *Journal of hellenic Studies*, t. XXI, p. 107.

(4) Bosanquet, *Man*, 1901, p. 189.

(5) Rouse, *The double axe and the labyrinth*, dans le *Journal of hellenic Studies*, t. XXI, p. 268.

ration de la bipenne paraît avec évidence sur la grande bague d'or de Mycènes (1) et un bel exemple d'exaltation de la bipenne a été fourni par un moule en stéatite découvert à Siteia en Crète (2) (fig. 20). La hache double qui figure sur les monnaies de Ténédos n'a pas une valeur symbolique moins évidente. En Crète encore, dans la grotte du mont Dicté, on a découvert 18 haches doubles de bronze et de cuivre, la plupart trop petites pour avoir servi, en compagnie de tout petits boucliers qui s'expliquent de même (3). On y a rencontré également un fragment d'un



FIG. 18. — Pilier décoré de bipennes au palais de Cnosse.

grand cratère en argile orné de haches en relief (4) (fig. 21). Dans le palais de Cnosse, les principales pierres d'angle et les principaux jambages de portes portent une ou plusieurs haches doubles incisées. Au milieu du palais sont deux chambres contiguës dont chacune renferme un pilier formé de plusieurs blocs décorés du même emblème (5) (fig. 18). M. Rouse, le critique de M. Evans, prétend que cela ne prouve rien, parce que les bipennes incisées devaient être dissimulées sous une couche de stuc et parce qu'en dehors de ce signe il y



FIG. 19. — Fragment d'un vase mycénien découvert à Chypre.

en a nombre d'autres qui affectent des formes différentes. Le premier argument ne porte pas, car la bipenne pouvait fort bien se dessiner sous le stuc, ou être accusée par l'emploi de couleurs à la

(1) La hache double paraît symboliser, sur cette intaille, le disque solaire et le disque lunaire qui la surmontent. Voir *Rev. Archéol.*, 1900, pl. VIII.

(2) *Ἐφημερίς ἀρχαιολογική*, 1900, pl. 4.

(3) Hogarth, *Annual of the British school*, t. VI, p. 109.

(4) *Ibid.*, p. 104, fig. 34, en haut à gauche.

(5) *Journal of hellenic Studies*, t. XXI, p. 110.

surface ; le second revient à dire qu'il y avait d'autres signes symboliques que la bipenne, et c'est ce que l'on peut considérer comme évident *à priori*.



FIG. 20. — Exaltation de la bipenne, fragment d'un moule en stéatite de Siteia.

Le double bouclier en 8, si fréquent dans le champ des intailles mycénienes (par exemple sur la bague d'or de Mycènes), représente, comme le Palladium troyen, une divinité aniconique. Plus tard, il devint l'arme des serviteurs de Zeus, Curètes et Corybantes. A Rome, les *ancilia* sont l'équivalent exact des boucliers sacrés du monde mycénien (1). Il y avait douze *ancilia*, portés par les Saliens. Le prototype de ces boucliers en forme de 8 était tombé du ciel sous Numa, dans le palais du pieux roi, disaient les uns, dans ses mains mêmes, ajoutaient d'autres. Une

fois par an, les Saliens les portaient à travers la ville en dansant et en chantant. Là encore, entre Rome, Mycènes et la Crète primitive, nous entrevoyons des liens religieux d'un haut intérêt (2). Qu'on les appelle Pélasges ou du nom qu'on voudra, les peuples dont le culte et les rites présentaient des analogies aussi profondes devaient être bien étroitement apparentés.

IX

La hache double, si fréquente et si évidemment symbolique en Crète, est le symbole du Zeus de la ville de Labranda en Carie ; elle se retrouve, jusqu'à la fin de l'antiquité, dans la main du Zeus de Doliché (3), représenté debout sur un taureau, type où survit la conception préhistorique dont le vase découvert à Chypre est le témoignage le plus ancien (fig. 19). Le Zeus de Labranda ou Labrandeus devait son nom au mot lydien ou carien *labrys*, signifiant

(1) Voir, à ce sujet, Ridgeway, *Early age of Greece*, t. I, p. 319 et suiv., 453 et suiv.

(2) Virgile n'ignorait pas ces liens de Rome avec la Crète :

Creta Jovis magni... gentis cunabula nostrae.
(*Enéide*, III, 104-5.)

Cf. Milani, *Rendic. dei Lincei*, 19 mai 1901, p. 21.

(3) Voir mon article *Dolichenus Deus* dans le *Dictionnaire* de Saglio.

bipenne au dire des anciens. On a déjà émis l'idée que le *Labyrinthe* crétois, la demeure de Minos à Cnosse, était, comme Labranda en Carie, la « maison de la double hache », c'est-à-dire du dieu ainsi représenté et de son « vicaire ». Malgré certaines difficultés d'ordre phonétique, M. Evans a adopté cette hypothèse; il croit, avec Stillman, que le palais de Cnosse n'est autre chose que le Labyrinthe de la fable. La multiplicité des galeries et des corridors, dans le palais qu'il a déblayé, suffirait à expliquer la tradition populaire sur les mille détours du Labyrinthe. Au centre de ce palais habitait le Minotaure, c'est-à-dire un personnage semi-divin à tête de taureau; or, la représentation de cet animal tient une place importante dans la décoration picturale et plastique du palais de Cnosse. Ces combinaisons sont ingénieuses et séduisantes; mais je crains qu'elles n'aient été trop facilement accueillies. D'abord, en admettant même que *labyrinthe* dérive de *labrys*, on ne comprendrait pas que le palais de Cnosse ait été appelé « le palais de la hache » à cause de quelques images de bipennes gravées sur ses piliers et sur ses murs. Il aurait fallu, pour justifier une pareille appellation, que tout le palais affectât la forme d'une bipenne (comme les *mounds* américains en forme d'animaux), ou qu'une hache de dimensions énormes eût été peinte ou sculptée sur la façade; tout cela est possible, mais, jusqu'à présent, nous n'en savons rien. Il me semble que le nom de *labyrinthos*, étant donné le sens de *labrys*, ne peut convenir qu'à une demeure souterraine, creusée dans le flanc d'une montagne ou dans le sol à coups de hache (1); or, nous avons précisément, dans Strabon, la preuve que *labyrinthos* se disait de cavernes naturelles, agrandies et régularisées de main d'homme: « Près de Nauplie, dit-il, il y a des cavernes, et, à l'intérieur de celles-ci, des labyrinthes que l'on appelle *Kyklo-péia* (2) ». Un lexique byzantin, qui a recueilli les informations d'ouvrages bien antérieurs, donne la notice que voici: « Le Labyrinthe est une caverne creusée dans le flanc d'une montagne dans l'île de Crète; l'entrée (la descente) et la sortie (la montée) en sont

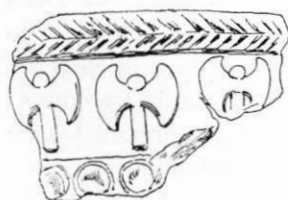


FIG. 21.
Fragment d'un grand cratère
(Mont Dicté, Crète).

(1) Le mot grec pour hache est *πέλεκυς*. En grec moderne, une carrière de pierres s'appelle *πέλεκωνιά* et un grand tombeau taillé dans le roc, près de Phocée, est dit *Πελεκητή* (*Chron. d'Orient*, t. I, p. 224).

(2) Strabon, VIII, p. 567.

également difficiles (1) ». Ainsi nous devons croire jusqu'à nouvel ordre, avec Hoeck, que le Labyrinthe de la fable, s'il n'est pas entièrement imaginaire, se composait de couloirs souterrains. Il est bien possible que la désignation de *labyrinthe*, dans le sens de « demeure creusée à coups de hache », se soit attachée d'abord à des palais souterrains (*specus pro domibus*) et que le même mot se soit conservé pour des constructions comme celle de Cnosse, entièrement élevées au-dessus du sol. Si donc MM. Stillman et Evans ont raison, et que le palais découvert à Cnosse soit le *Labyrinthe* de la fable, le nom qu'il portait n'était déjà plus qu'une survivance (2). Sur les monnaies de Crète et sur plusieurs mosaïques, représentant l'exploit de Thésée, le *Labyrinthe* est figuré sous l'aspect d'un rectangle ou d'un cercle où pénètrent et s'enchevêtrent de nombreuses allées ; mais ces images ne ressemblent en rien à celle du palais de Cnosse et, d'ailleurs, elles n'ont aucune valeur documentaire, car il est évident qu'elles ont été composées d'après les textes seulement. En résumé, le Labyrinthe mythique ne paraît pas avoir été un palais, même s'il faut reconnaître dans son nom celui de la hache en carien ; il est possible que le palais de Cnosse ait reçu le nom de Labyrinthe, par analogie avec les anciens labyrinthes creusés dans les flancs des montagnes, mais les découvertes de M. Evans ne permettent en aucune façon de l'affirmer.

M. Rouse a fait observer que le signe de la bipenne se voit aussi sur les piliers du palais de Phaestos, alors qu'il n'est question, en Crète, que d'un seul labyrinthe ; cet argument peut être pris en considération et s'ajoute à ceux que nous venons d'indiquer.

VIII

On connaissait déjà, par les fouilles de Mycènes et de Tirynthe, quelques peintures mycéniennes ; mais tout ce qu'on possédait n'est rien en comparaison de ce que viennent de nous rendre les fouilles de Cnosse : des tableaux avec des figures de grandeur naturelle, des paysages, des sujets de genre qu'on dirait d'hier ! Bien entendu, l'on n'a recueilli que des fragments ; mais, par une heureuse fortune, il en est qui se rajustent et, pour l'une au moins des figures de grandeur naturelle, on a conservé toute la partie supérieure, avec la tête intacte. Elle représente un jeune homme vêtu d'une

(1) *Etymol. Magn.* v. s. Λαβύρινθος.

(2) L'emploi moderne de *château*, dans le sens de grande maison de campagne, offre l'exemple d'un changement de sens analogue.

sorte de juste au corps richement brodé, la taille — très mince — serrée par une ceinture métallique ornée de rosaces et de spirales. Il porte un collier d'argent, des boucles d'oreille et une plaque de métal en avant de l'oreille visible. La tête, dessinée de profil, est le premier exemple d'un portrait mycénien. Les traits sont réguliers, d'une correction presque classique, les yeux noirs, les cheveux noirs et bouclés. « Le rendu de l'œil de profil, dit M. Evans, le modelé du visage et des membres témoignent d'une perfection artistique que la Grèce historique n'a retrouvée qu'au v^e siècle, c'est-à-dire huit ou neuf cents ans après la peinture de cette fresque de Cnosse. » Comme d'autres figures de même grandeur, dont il subsiste d'importants débris, le jeune homme portait un vase, qui paraît être une tasse pointue en argent, dans une monture d'or. Ce type de cornet est bien connu dans la céramique mycénienne ; on trouve aussi des vases de cette forme entre les mains des chefs Kefti, sur les fresques du temps de Thoutmès III (1).

Le paysage le mieux conservé représente les bords d'une rivière, indiquée par des lignes serpentine entre lesquelles on distingue une anguille, poisson encore très fréquent en Crète. Sur les bords de la rivière sont des arbustes et des plantes avec des fleurs rouges ; au fond se profilent des collines. Parmi les arbres on reconnaît des palmiers. Comme le paysage d'un des poignards de Mycènes, celui-ci rappelle tout d'abord ceux de la vallée du Nil ; en effet, les peintures mycénienne offrent des analogies avec celles de l'Égypte, elles sont sans doute dues à des hommes qui avaient visité ce pays, *mais elles ne sont pas égyptiennes de style*. C'est là un point sur lequel on ne saurait trop insister. L'art mycénien a une individualité propre, infiniment supérieure à celle de l'art égyptien et qui se révèle avec évidence même là où des motifs et des modèles égyptiens ont été mis à contribution. Dans la cour orientale du palais, M. Evans a recueilli une figurine égyptienne en diorite avec une inscription qui donne le nom du possesseur ; elle appartient à la XIII^e dynastie, c'est-à-dire aux environs de l'an 2000 avant J.-C. ; mais comme elle a été trouvée sous le pavé, il est probable qu'elle est plus ancienne que le palais. On peut en dire autant d'un couvercle de vase en albâtre portant le nom du roi Hycsos Khyan (xix^e siècle), que M. Evans a découvert dans sa dernière campagne. Ces objets témoignent de relations entre la Crète et l'Égypte ; ils viennent s'ajouter aux quelques bibelots de fabrica-

(1) Voir *Archäol. Anzeiger*, 1892, p. 11.

tion égyptienne que l'on a recueillis dans d'autres milieux mycéniens et à Mycènes même ; mais ils ne permettent pas plus de parler d'une « Crète égyptienne » et d'un « Minos vassal du Pharaon » qu'une potiche chinoise découverte sous un parquet à Versailles n'autoriserait à compter la France de Louis XIV parmi les tributaires du Céleste Empire. Je continue à penser que la Mycénie a donné à l'Égypte bien plus qu'elle n'a reçu d'elle ; les découvertes de M. Evans ne font que fortifier mon sentiment à cet égard.

M. Evans reconnaît également une influence égyptienne dans un magnifique damier, composé de cases d'ivoire et de cristal, les unes et les autres plaquées d'or, les dernières relevées encore d'émail bleu (le *kyanos* homérique). Il a signalé tout récemment un fragment de fresque représentant une main qui tient un collier d'or auquel sont suspendues, en guise de pendeloques, des têtes de nègres, attestant les relations de la Crète avec la Libye et l'Éthiopie. Du côté de la Babylonie, les traces de communications, directes ou indirectes, ne manquent pas non plus ; ainsi l'on a découvert un beau cylindre de lapis-lazuli, monté en or, portant des gravures mythologiques de style chaldéen. En vérité, quand on constate la richesse et le développement de la civilisation crétoise, ce qui étonne, ce n'est pas d'y rencontrer des monuments de provenance étrangère, mais de n'en point découvrir un bien plus grand nombre.

La « peinture de genre », décrite par M. Evans, est tout à fait extraordinaire (1). C'est une longue frise de petites figures dont les contours, tant externes qu'internes, sont des lignes noires tracées avec une extrême délicatesse ; le procédé de peinture est très sommaire et rappelle l'« impressionnisme » pompéien. La coloration des chairs est conventionnelle, comme dans les autres fresques de Cnosse : les femmes sont blanches avec de longs cheveux noirs, les hommes brun-rouge. Mais le sujet traité est encore plus remarquable que l'exécution. On voit des dames de la cour, vêtues de toilettes éclatantes, avec des cheveux frisés retombant en tresses sur les épaules et le dos. Elles portent des manches à gigot énormes qui se relie à la base du cou par un étroit ruban et peut-être, sur le dos, par des bretelles croisées ; à cela près, elles sont nues jusqu'à l'attache des jupes, car je ne crois pas qu'il faille leur attribuer des guimpes d'une étoffe transparente et tout à fait ténue. Leurs tailles sont extrêmement minces et leurs jupes à volants, ornées de bandes brodées, sont rejetées en arrière comme par d'énormes « tournu-

(1) *Annual of the British School*, 1900, p. 46.

res ». Ces dames sont assises en groupes sur des balcons, engagées dans des conversations animées que traduit une gesticulation expressive. Dans une des scènes, on aperçoit les têtes d'une troupe nombreuse de femmes debout à côté d'un olivier; dans une autre, trois femmes regardent par une fenêtre; ailleurs encore, deux rangées de femmes à manches jaunes et jupes bigarrées lèvent le bras gauche comme pour saluer leur maître. On croirait volontiers que ces « dames de la cour » sont les pensionnaires du harem royal (1), de ce harem du Minotaure auquel Athènes devait fournir chaque année sept garçons et sept filles, jusqu'au jour où Thésée, avec le secours d'Ariane, mit fin à cette traite des blanches... et des bruns.



FIG. 22. — Déesse entre des lions, sur une pierre gravée de Mycènes (exemple du costume mycénien).

Nous connaissions déjà, en particulier par les intailles mycéniennes (fig. 13 et 14), l'étrange costume de ces femmes de l'Archipel, vers le xv^e siècle avant notre ère, que M. Milchhoefer, dès 1883, comparait avec raison à ceux des divinités de l'Inde et de certaine danseuse représentée sur un vase d'argent découvert en Russie (2). Le Musée de Berlin possède une figurine en bronze, provenant de la Troade, que l'on appelle la *bayadère*, à cause du caractère presque indou de son costume (3). Une statuette analogue, en terre cuite, découverte à Siteia en Crète, n'est pas moins intéressante (4) : avec sa jupe striée, sa grosse ceinture nouée sur le devant du corps, les deux bandes verticales qui la terminent (fig. 23), elle évoque le souvenir des singulières sculptures de pierre découvertes dans le département de l'Aveyron (5). Je ne m'étais pas encore convaincu des affinités mycéniennes de ces statues; mais, aujourd'hui, elles me semblent incontestables et l'importance d'un pareil rapprochement n'a besoin que d'être signalée (6).

(1) A moins qu'il ne s'agisse, ce que je commence à croire, d'un état social gynécocratique.

(2) Milchhoefer, *Die Anfaenge der Kunst*, p. 102. J'ai cherché récemment à expliquer ces analogies par la survivance de l'art mycénien en pays scythique (*Rev. archéol.*, 1900, II, p. 252).

(3) Perrot et Chipiez, t. VI, p. 349.

(4) *Monumenti antichi*, t. V, p. 171, 174.

(5) *Bull. arch. du Comité*, 1898, pl. XVIII-XXI.

(6) Notre ami Ernest d'Acy prépare depuis longtemps un mémoire sur l'ensemble des

IX

Nous ne sommes pas au bout des surprises, car la sculpture de Cnosse n'était pas inférieure à la peinture. Des deux morceaux de premier ordre que signale M. Evans, une tête de lionne en marbre et une tête de taureau en stuc peint (fragment d'un relief compre-

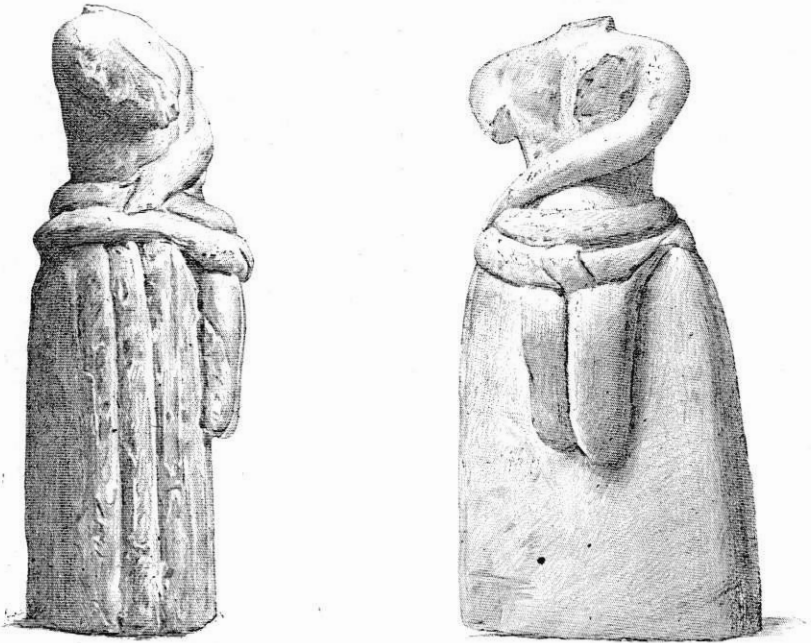


FIG. 23. — Statuette en terre cuite de Siteia (exemple du costume mycénien).

nant au moins deux bovidés de grandeur naturelle), le dernier seul a été publié en photographie (1) : c'est un vrai chef-d'œuvre, d'une vigueur et d'une largeur de style qui rappelle les taureaux des coupes d'or de Vaphio et même — osons le dire — les sculptures en ivoire et os de renne de la collection Piette (2). M. Evans déclare avec

statues aveyronnaises, dont il a très justement rapproché certains produits phéniciens et mycéniens. Puisse sa santé lui permettre de rédiger un texte à l'appui des curieuses séries de gravures qu'il a réunies !

(1) *Annual*, t. VI, p. 52.

(2) Voir, en particulier, la tête d'équidé du Mas d'Azil, *ap. Bertrand, La Gaule avant les Gaulois*, 2^e éd., p. 265.

raison que l'art classique n'a produit aucune figure d'animal qui soit aussi puissante et aussi vraie que celle-là (fig. 24).

Non moins intéressantes sont des parties de figures humaines en stuc peint et en relief. Le modelé des membres et des muscles témoigne d'un naturalisme extraordinaire dans sa minutie; les veines elles-mêmes sont indiquées! On n'a pas encore rencontré de visage, mais M. Evans signale le revers d'une tête d'homme surmontée d'une couronne en relief; cette couronne se compose d'une série de fleurs de lys penchées, avec, au milieu, une fleur de lys verti-

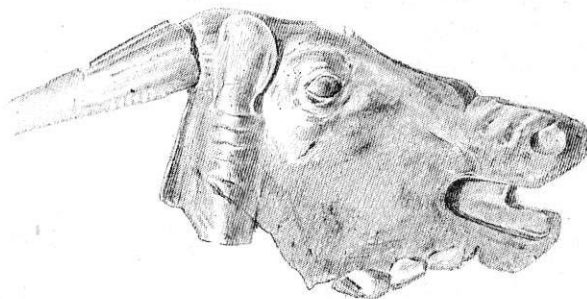


FIG. 24. — Tête de taureau du palais de Cnosse.

cale. C'est évidemment l'imitation en relief d'un modèle métallique.

Les magasins dont nous avons parlé contenaient de grandes jarres, des coffres de pierre revêtus à l'intérieur de plomb, des vases en pierre et en terre cuite, etc. Mais la découverte capitale a été celle des archives du palais. Elles comprennent plusieurs milliers de tablettes en argile séchée au soleil, et, par suite, très friable, qui avaient été rangées dans des récipients de terre cuite ou de bois cachetés à l'aide de « gemmes insulaires », du plus beau style de la glyptique mycénienne. La très grande majorité de ces tablettes portent des caractères linéaires; un seul dépôt en a fourni une centaine couvertes de caractères pictographiques, du genre de ceux qu'on observe sur les intailles recueillies dans la partie orientale de l'île (1). Au cours des dernières fouilles, M. Evans a trouvé une tablette plus grande que toutes les autres et comprenant jusqu'à 24 lignes d'écriture linéaire (2).

(1) Les textes pictographiques sont gravés sur des espèces de cylindres qui diffèrent, par la forme, des tablettes à inscriptions linéaires. Quelques tablettes linéaires ont été découvertes par M. Hogarth dans la Crète orientale, à Zakro (*Mon.*, 1901, p. 187).

(2) Les deux premiers spécimens que nous figurons ici l'ont déjà été (d'après des journaux anglais) dans l'*American Journal of archaeology*, 1900, p. 490, 491. Une bonne planche photographique a paru dans l'*Archaeologischer Anzeiger*, 1900, p. 141 (cf. *Annual*, t. VI, pl. IX); nous en extrayons la fig. 26, qui reproduit une tablette bien conservée de la série linéaire. Une belle tablette linéaire de huit lignes a été publiée par M. Evans dans l'*Annual*, 1900, pl. II.

Que signifient ces documents? M. Evans suppose que ce sont des inventaires et croit avoir déjà identifié les signes d'une numération décimale. On remarquera, à l'appui de son hypothèse, la fréquence de traits parallèles et juxtaposés (1). Mais il faut savoir attendre. Alors même que tous les fac-similés auront été publiés, le déchiffrement sera impossible, puisque nous ne connaissons ni l'alphabet ni la langue; seule, la découverte d'une bilingue mycénogégyptienne pourrait nous fournir la clef; mais quel besoin les comptables du palais royal avaient-ils de tablettes bilingues? Gardons-nous maintenant des Œdipes improvisés qui vont surgir de



FIG. 25. — Tablette pictographique (à gauche) et linéaire (à droite).

toutes parts et nous affirmer qu'ils ont lu sur ces tablettes du finnois, de l'hébreu, du bas-breton ou même du grec homérique.

Une chose est certaine : c'est que l'écriture linéaire des tablettes ne dérive ni de l'Assyrie ni de l'Égypte, qu'elle présente un caractère nettement « européen », qu'elle offre comme une image anticipée de l'épigraphie hellénique. Il n'en est pas de même des tablettes à signes idéographiques qui, cependant, ne sont pas postérieures aux autres. Il y a là un nouveau problème qui attend sa solution. M. Evans a fait observer que les cachets à signes pictographiques se sont rencontrés presque exclusivement dans l'est de la Crète, domaine des Étéocrétois; il suppose que la pictographie

(1) M. Evans a remarqué que, sur les tablettes, il y a des signes qui reviennent souvent, et cela dans des groupes de tablettes trouvées ensemble. Ainsi, dans une salle, et là seulement, on a découvert une série de tablettes où figurent toujours un char de guerre et une tête de cheval. Cela donne à penser qu'il s'agit d'inventaires d'armes ou d'outils.

était le système d'écriture particulier à ce peuple, qui conserva sa langue non hellénique jusqu'au v^e siècle, tandis que le syllabaire à caractères linéaires se serait constitué et développé ailleurs. La



FIG. 26. — Tablette linéaire.

difficulté n'est pas sans analogie avec celle que présentent les inscriptions cunéiformes des deux variétés dites assyrienne et sumérienne; puisse-t-elle susciter de moins âpres controverses entre savants!

XII

Le palais de Cnosse porte la trace de plusieurs périodes successives de construction, de reconstruction et d'agrandissement. Au-dessous des fondations les plus anciennes s'étend une vaste station néolithique, remontant au moins au xxx^e siècle avant notre ère, où l'on a trouvé nombre d'*idoles* en pierre et en argile, de types plus archaïques encore que ceux qu'on connaissait jusqu'à présent de l'Archipel et de la Grèce continentale (1). Il y avait aussi de belles et grosses masses d'armes en pierre, où M. Evans croit distinguer une vieille influence anatolienne. Le palais élevé sur cette station et plusieurs fois remanié a dû être abandonné subitement, vers le début du xiii^e siècle avant notre ère, par suite d'une catastrophe politique. On n'y a recueilli aucun objet postérieur aux temps mycéniens, pas même un fragment de vase à décoration géométrique. D'autre part, la couche de terre accumulée sur les débris était si mince que l'emplacement n'a jamais dû être habité ni planté d'arbres depuis près de 3000 ans. Si donc le palais ne contenait plus que de rares objets en matières de prix, alors que les peintures attestent le fréquent emploi des métaux, c'est que tout a été enlevé par les premiers envahisseurs et non par les chercheurs de trésors modernes. Le palais vidé, on y mit le feu et on laissa le temps

(1) Cf. A. Evans, *The neolithic settlement at Knossos*, dans *Man*, 1901, p. 484 et suiv.

faire son œuvre, jusqu'à ce que M. Evans vint accomplir la sienne.

Cette stratigraphie du palais de Cnosse est très intéressante à étudier, surtout si on l'éclaire par les résultats qu'ont donnés les fouilles italiennes de Phaestos, celles de M. Hogarth dans la ca-

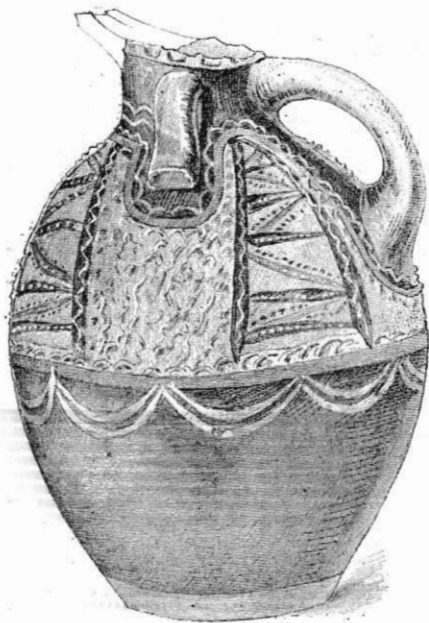


FIG. 27. — Vase polychrome du type dit de Kamares.

verne sacrée du mont Dicté(1), dans les maisons mycéniennees de Cnosse (2) et dans l'est de l'île (3). Partout où l'on a pu observer une succession de couches contenant des objets ouverts, on a remarqué que la couche mycénienne se superposait à une couche caractérisée par une poterie toute particulière, absolument différente de la poterie mycénienne, que l'on désigne sous le nom de *type de Kamares*, à cause du nom de la première grotte crétoise où on l'a rencontrée(4). Cette poterie, faite au tour, affecte des formes très simples, analogues à celles des niveaux les plus anciens de Milo (5) et de Santorin (Théra); elle est généralement à fond noir et

décorée de couleurs brillantes (fig. 27), mais dans un style exclusivement géométrique, sans ornements empruntés au règne végétal ni à cette faune marine que les potiers mycéniens ont affectonnée (6). Seulement, quelques-unes des formes des vases de

(1) Hogarth, *Annual*, t. VI, p. 94.

(2) *Ibid.*, t. VI, p. 70. Les maisons grossières de la période prémycénienne ont été reconstruites et agrandies à l'époque mycénienne.

(3) *Journal of hell. Studies*, t. XXI, p. 338.

(4) Spécimens : *Monumenti antichi*, t. VI, p. 333; *Journal of hellenic Studies*, t. XXI, p. 78, pl. VI, VII (en couleurs). Cf., sur la grotte et la poterie de Kamarès, *American Journal*, 1901, p. 433.

(5) Les rapports entre Milo et la Crète sont attestés par la découverte, dans les couches préhistoriques de Cnosse, de nombreux instruments en obsidienne.

(6) Au dessous des couches de Kamares on trouve parfois de la poterie brune polie faite à la main et ornée d'incisions (zigzags et triangles). La poterie de Kamares marque la substitution de la peinture à l'incision, de la couverte appliquée au polissage.

Kamares, en particulier celle de la tasse, se sont perpétuées dans l'industrie mycénienne; ainsi le prototype des gobelets de Vaphio n'est pas rare dans la poterie de Kamares (1) (fig. 28). On dirait donc que les potiers kamariotes, en adoptant la décoration mycénienne, ont conservé quelques-uns de leurs types de vases, ou que les décorateurs mycéniens se les sont appropriés. En tous les cas, il ne paraît pas probable que le style mycénien soit sorti par évolution du style kamariote; il y a là quelque chose de nouveau, un élément décoratif venu du dehors. La Crète est certainement un centre de dévelop-



FIG. 28. — Gobelet polychrome du type dit de Kamares.

pement et de diffusion du style mycénien, la région du monde antique où il a atteint son apogée; mais ne faudra-t-il pas en chercher ailleurs le point de départ? Le problème posé depuis vingt ans: « D'où venaient les Mycéniens? » n'a pas encore reçu de réponse définitive. Pour moi, je suis porté à croire, en présence des résultats obtenus par les explorateurs de Butmir en Bosnie et de Jablanica en Serbie, que le style mycénien est venu du nord-ouest de la presqu'île des Balkans; ceux qui me font l'honneur de me lire dans cette *Revue* savent assez que cette conclusion se rattache à une manière de voir vers laquelle j'incline depuis longtemps.

La découverte à Kahun en Égypte, par M. Flinders Petrie, de vases analogues à ceux de Kamares, autorise à faire remonter cette céramique au-delà de l'an 2.500 avant J.-C. (XII^e dynastie). Le premier palais de Cnosse peut avoir été élevé vers la fin de la période de Kamares, que M. Evans propose d'appeler *minoenne*, c'est-à-dire vers 2.000 avant J.-C. Des traces profondes d'incendie paraissent prouver qu'entre la période minoenne et la mycénienne se place une catastrophe, suite vraisemblable d'une invasion qui a pu se produire vers 1.700. Le palais fut reconstruit par les Mycéniens, mais M. Evans est convaincu qu'il remonte, du moins en partie, à l'ère pré-mycénienne. Si cette dernière est pélasgique, les envahisseurs ne peuvent guère avoir été que des Achéens.

Une autre constatation importante, c'est que la céramique mycénienne de Crète diffère, par de nombreuses particularités, de celles

(1) Voir *Annual*, t. VI, p. 88, 403 et surtout le bol de Kamares reproduit *Journ. of hellenic Studies*, t. XXI, pl. VII, 6.

de Mycènes et de Tirynthe (1). Il ne peut donc être question de chercher, dans le monde grec, un atelier central d'où la céramique mycénienne aurait rayonné; il y avait des ateliers locaux qui se différencièrent avec le temps, tout en se conformant à certains principes communs de décoration et de technique.

Quand la Crète cessa d'être mycénienne, elle devint dorienne et le style géométrique prévalut de nouveau dans sa céramique. Mais cette céramique est d'une grossièreté extraordinaire, inférieure à celle de toutes les autres régions du monde hellénique (2). Cela est d'ailleurs tout à fait d'accord avec le témoignage des textes, qui nous montrent la Crète dorienne dans un état

voisin de la barbarie. La plastique de cette époque n'est pas moins rudimentaire; on peut s'en faire une idée par les figurines de bronze

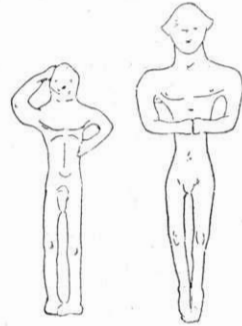


FIG. 29 et 30. — Bronzes de la grotte de Dicté.

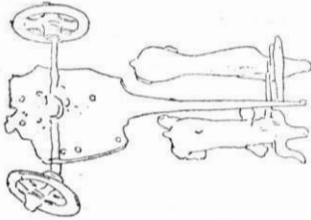


FIG. 31. — Chariot attelé, bronze de la grotte de Dicté.

recueillies par M. Halbherr dans la grotte de l'Ida et par M. Hogarth dans la caverne dictéenne, foyers successifs du culte du Zeus crétois. Ce qui est curieux, c'est de trouver parmi ces statuettes (fig. 29 et 30) des motifs absolument identiques à ceux qu'on a découverts dans les couches profondes d'Olympie, à Bologne, à Novilara, à Vetulonia et même en Gaule (3). Faut-il, pour expliquer la diffusion de ces horribles bonshommes, recourir à l'hypothèse du commerce phénicien? Ce qui m'empêchera, jusqu'à nouvel ordre, d'y souscrire, c'est que ce commerce a dû pro-

(1) En revanche, elle se rapproche de celle de Milo (Welch, *Annual*, t. VI, p. 90).

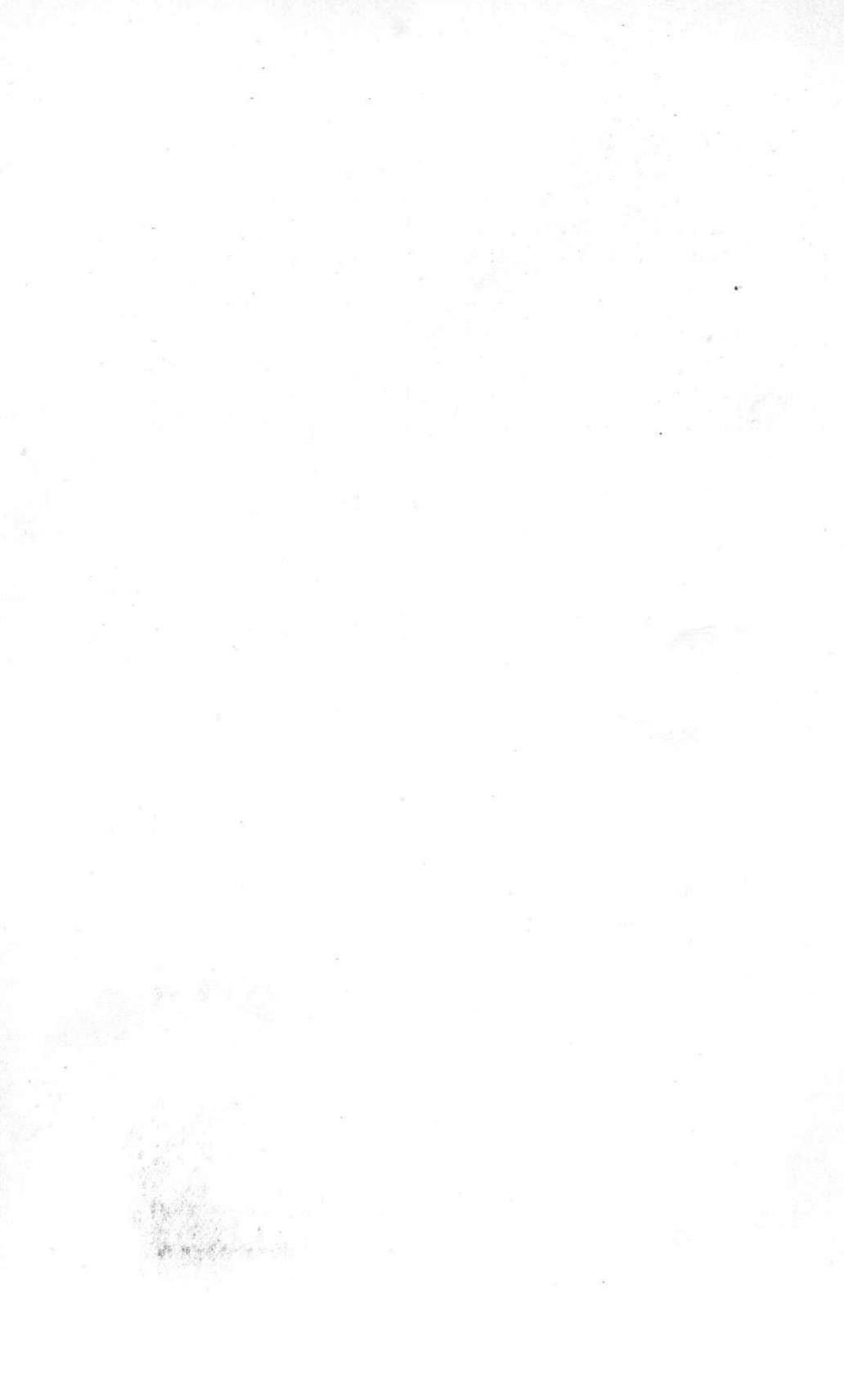
(2) *Ibid.*

(3) Nos figures sont empruntées à l'*Annual*, t. VI, pl. X (fouilles de M. Hogarth dans la grotte de Dicté). Le n° 1 se retrouve à Vetulonia (S. Reinach, *La sculpture en Europe*, fig. 292) et à Novilara, en compagnie de fibules en archet et à arc simple (*Monum antichè*, t. V, pl. VIII, 28). Le n° 2 se retrouve à Bologne (*La sculpture en Europe*, fig. 290). Je renvoie à ce dernier travail pour d'autres statuettes analogues. La caverne du mont Dicté a également fourni un chariot de style hallstattien (*Annual*, t. VI, p. 108) et un petit bronze égyptien des environs de l'an 800 av. J.-C., ce qui donne une date moyenne pour l'ensemble de ces trouvailles, postérieures de plusieurs siècles au « bel âge » mycénien.

pager aussi des produits de l'industrie égyptienne et que l'ère de diffusion de ces produits (scarabées, verreries polychromes, etc.) n'est pas comparable à celle des statuettes dont il vient d'être question.

En somme, les fouilles de M. Evans sont, dans l'histoire de l'archéologie, un événement capital; elles nous révèlent une civilisation encore plus riche et plus avancée que celle dont les découvertes de Schliemann nous avaient instruits; elle portent le coup de grâce à toutes les théories qui attribuent aux Phéniciens une part prépondérante dans les très vieilles civilisations de l'Archipel; mais peut-on dire qu'elles résolvent définitivement le problème des origines mycéniennes? J'ai déjà dit que je demande la permission d'en douter.





l'étranger, où l'*Anthropologie* a trouvé de nombreux lecteurs et où elle reçoit tous les jours de hautes marques d'estime.

Ce succès est dû non seulement à la valeur des mémoires originaux, mais encore au soin apporté par la Rédaction à la partie dite mouvement scientifique, où tous les mémoires parus en France et à l'Étranger sont analysés par des spécialistes autorisés. Tenir les lecteurs au courant des études chaque jour plus nombreuses et plus étendues devient une tâche de plus en plus considérable. Aussi tous les efforts ont-ils été faits pour résumer aussi fidèlement que possible les progrès journaliers des sciences anthropologiques et apporter tous les soins à assurer la publication régulière de ce recueil.

Chaque numéro, composé de 8 feuilles, comprend :

1° Des articles originaux aussi variés que possible sur l'anthropologie proprement dite, l'ethnographie, la paléontologie humaine et l'archéologie préhistorique ;

2° Sous la rubrique *Mouvement scientifique*, des analyses nombreuses des mémoires parus en France ou à l'étranger ;

3° Des comptes rendus des Sociétés savantes ;

4° Des nouvelles et correspondances, etc.

La Revue compte parmi ses collaborateurs les savants les plus éminents, les spécialistes les plus autorisés. Elle est d'ailleurs ouverte à tous les anthropologistes, sans distinction d'école ni d'opinions scientifiques.

L'*Anthropologie* est une publication purement scientifique. Elle est éditée avec luxe, soigneusement imprimée sur beau papier. Les illustrations y sont nombreuses, comme il convient dans toute Revue d'Histoire naturelle. Les mémoires sont accompagnés de planches ou bien de clichés intercalés dans le texte.

MASSON et C^{ie}, Éditeurs, 120, boulevard Saint-Germain, Paris.

L'ANTHROPOLOGIE

Paraissant tous les deux mois

RÉDACTEURS EN CHEF

MM. BOULE — VERNEAU

PRINCIPAUX COLLABORATEURS

MM. D'ACY — BOULE — CARTAILHAC — COLLIGNON — DENIKER — HAMY
LALOY — MONTANO — M^{is} DE NADAILLAC — PIETTE
SALOMON REINACH — PRINCE ROLAND BONAPARTE — TOPINARD
VERNEAU — VOLKOV

Un an : Paris, 25 fr. — Départements, 27 fr. — Union postale, 28 fr.

PRIX DU NUMÉRO : 5 FRANCS

L'**Anthropologie** paraît depuis janvier 1890.

A cette époque, les Directeurs de trois Revues également importantes et également estimées, les *Matériaux pour l'Histoire primitive et naturelle de l'Homme*, la *Revue d'Ethnographie* et la *Revue d'Anthropologie*, estimèrent que, pour éviter toute dispersion de forces, il y avait lieu de fusionner ces publications en une seule qui prendrait le titre de l'*Anthropologie*.

Depuis dix ans, le succès de cette entreprise n'a fait que s'affirmer. Nous avons eu la satisfaction de voir notre *Revue* pénétrer de plus en plus dans toutes les bibliothèques scientifiques; et non seulement les abonnés respectifs des anciennes revues nous sont restés fidèles, mais encore de nouvelles sympathies ont été acquises, particulièrement à